

Si, malgré cela, elle continue à s'isoler, on ne peut pas la séduire qu'à l'aide d'une entremetteuse habile. Mais si elle ne fait rien répondre par celle-ci, il faut réfléchir avant de faire de nouvelles tentatives.

---

### APPENDICE AU CHAPITRE V

Ovide, *Art d'aimer*, livre I.

N° 1. — « Sondez d'abord le terrain par un billet doux qui fasse votre première déclaration, qu'il exprime votre tendresse et renferme, quelque soit votre rang, de vives prières.

« Promettez, promettez beaucoup, cela coûte si peu. C'est là une richesse que tout le monde possède. Quand vous aurez donné, on vous quittera, car on sera payé d'avance. L'important et le difficile, c'est d'obtenir une première faveur avant d'avoir rien donné; pour ne pas en perdre le prix, on vous en accorde toujours de nouvelles.

« Si on vous renvoie votre billet sans le lire, ne vous rebutez pas de ce refus et insistez. Si, après avoir lu votre lettre, on la laisse sans réponse, continuez vos écrits, on finira par vous écrire. Peut être vous priera-t-on de cesser vos poursuites ! Continuez-les, on désire ce qu'on repousse; vous verrez bientôt vos vœux accomplis.

« Si vous rencontrez votre maîtresse couchée dans sa litière, abordez-la, mais comme par hasard. Prenez garde qu'un rival ne vous entende et exprimez-vous par des phrases à double sens. »

N° 2. — « N'épargnez rien pour gagner la femme de chambre, si elle est la confidente de sa maîtresse. Saisissez le moment où celle-ci se plaindra de l'infidélité de son époux et de l'offense d'une rivale. Que, le matin, la soubrette, en peignant ses cheveux, attise son courroux; qu'elle lui dise à demi-voix : — Non, je ne pense pas, vous ne pouvez lui rendre la pareille. Qu'ensuite, elle parle adroitement de vous; qu'elle jure que vous êtes fou d'amour, que vous en mourrez, surtout qu'elle se hâte de peur que l'orage ne se dissipe. La colère d'une belle est comme le nuage qui lance l'éclair, mais se fond vite.

« Attachez-vous les valets eux-mêmes. Vous pouvez, sans vous dégrader, les saluer chacun par son nom et leur prendre la main. Ajoutez à cela quelques petits cadeaux s'ils vous en demandent; mettez dans vos intérêts tout ce monde, y compris le portier et l'esclave qui veille à la porte de la chambre à coucher. »

## CHAPITRE VI

### CONCLUSION DU TITRE IX

La connaissance d'une femme une fois faite, si elle trahit son amour par divers signes extérieurs et par les mouvements de son corps, l'homme ira jusqu'au bout; toutefois, avec une vierge, il usera de délicatesse et de précaution.

Quand il a triomphé de sa timidité, il fait avec elle un échange de présents, habits, anneaux, fleurs; ces présents doivent être beaux et de prix. Il lui demandera de porter dans ses cheveux ou à la main les fleurs qu'il lui aura données. Puis il l'emmènera à l'écart, la baisera et l'enlacera. Enfin, au moment où il échangera avec elle du béthel et des fleurs, il lui touchera et lui pressera l'yni, et, après l'avoir excitée, il arrivera à ses fins.

Quand on courtise une femme, il ne faut pas, dans le même temps, chercher à en séduire une autre. Mais quand on a réussi auprès de la première et joui d'elle assez longtemps, on peut conserver son affection en lui faisant des présents qui peuvent la satisfaire et ensuite entreprendre une autre conquête (App. 1).

Quand on voit le mari se rendre à quelque endroit voisin de la maison, il ne faut rien faire à la femme, lors même qu'il est facile d'obtenir son consentement (a).

En résumé, l'homme se fait introduire près de la femme et en

(a) Il faut sans doute attribuer à quelque superstition ce scrupule fort surprenant après une absence si complète de scrupules dans tout ce qui précède.

gage une conversation avec elle. Il lui fait connaître son amour par des insinuations et, si elle l'encourage, commence sans hésiter un siège en règle.

Une femme qui, à la première entrevue, manifeste son amour par des signes extérieurs, s'obtient très facilement. De même, une femme qui, aux premiers propos d'amour qu'on lui adresse, exprime ouvertement de la satisfaction, peut être de suite considérée comme prise. En règle générale, quand une femme, qu'elle soit sage, naïve ou confiante, ne déguise point son amour, elle a déjà capitulé.

Voici quelques aphorismes en vers à ce sujet.

« Le désir qui naît de la nature et est augmenté par l'art, et dont la prudence écarte tout danger, acquiert force et sécurité. Un homme habile et de ressources observe avec soin les pensées et les sentiments des femmes et évite tout ce qui peut les blesser ou leur déplaire ; de cette manière, il réussit généralement auprès d'elles.

Un homme habile qui a appris par les Shastras les moyens de faire la conquête des femmes des autres, n'est jamais *un mari trompé*.

Il ne faut pas cependant, se servir de ces moyens pour séduire les femmes mariées, parce qu'ils ne réussissent pas toujours, qu'ils exposent à de cruelles mésaventures et à la perte du Darma (mérite religieux) et de l'Artha (la richesse).

L'art de la séduction a été décrit ici pour le bien de tous et pour apprendre aux maris à garder leurs femmes : on ne doit pas s'en servir *uniquement* pour prendre les femmes des autres (a).

(a) Voir l'observation en tête de l'Appendice.

---

## APPENDICE AU CHAPITRE VI

L'hypocrisie de cette justification finale est manifeste. Ce qu'il faut blâmer surtout dans notre auteur, c'est d'autoriser la séduction faite de propos délibéré.

On voit, dans des romans remarquables et dans la vie réelle, des amants qui ne se sont donnés l'un à l'autre qu'après avoir résisté sincèrement à leur passion et à qui leur honorabilité sur tous les autres points a fait presque pardonner l'irrégularité de leur union tenue plus ou moins secrète. Telle paraît avoir été la liaison de Propertius avec Cynthia qui était mariée et à laquelle le poète adressa des éloges et des regrets éloquents qu'il faut citer.

N° 1. — Élégie XIX. « Sa danse est plus gracieuse que celle d'Ariadne conduisant les chœurs. Sa lyre le dispute à celle des Muses. Ses écrits surpassent ceux de l'antique Corine et ses poésies celles de la célèbre Érinée.

« La couche du maître des dieux la recevra un jour, car la terre n'a pas vu depuis Hélène une beauté si accomplie. »

L. II, Élégie XV. « Que de fois j'ai partagé ta couche, et cependant mes présents ne m'ont point acheté une de ces nuits fortunées; qu'on me serre les bras avec une chaîne d'airain, pour voler vers toi, ô mon amie ! je saurai briser l'airain le plus dur. Oui, Cynthia, je serai à toi jusqu'à ma dernière heure; fidèles au même serment, le même jour nous emportera tous deux.

« Je ne crains point, ô ma Cynthia, le séjour des ombres, mais seulement que ton amour fasse défaut à ma tombe, car le mien m'a pénétré si profondément que ma cendre ne pourra s'en séparer.

« Non ego nunc tristes vereor, mea Cynthia, manes  
Sed ne forte tuo careat mihi funus amore. »

Propertius plus jeune que Cynthia, lui survécut sans l'oublier; de sa tombe, elle lui inspira encore des beaux vers.

L. IV, Élégie VII. L'ombre de Cynthia.

« Je la vis s'incliner sur ma couche. Elle avait les mêmes yeux, la même chevelure que sur le lit funèbre; mais ses vêtements étaient à demi-brûlés.

« Perfide, me dit-elle, faut-il que le sommeil ferme déjà tes yeux; as-tu déjà oublié nos amoureux larcins et cette fenêtre à laquelle je me suspendais tour à tour de chaque main pour me jeter dans tes bras. Souvent les rues furent les témoins de nos caresses, la voie fut échauffée de nos vêtements et par nos poitrines serrées l'une contre l'autre. Où sont tes muets serments? Personne ne m'a fermé les yeux à mon dernier instant. Ingrat ! pourquoi n'as-tu pas apporté toi-même la flamme sur mon bûche.

« J'en jure par le Destin, et que Cerbère épargne mon ombre si ma parole est vraie, je ne te fus jamais infidèle ; si je mens que le serpent siffle sur mon tombeau et repose sur mes tristes restes ; pour moi, je me tais sur les nombreuses perfidies.

« Aujourd'hui, si les enchantements de Doris ne t'ont rendu ma mémoire indifférente, écoute ma prière :

« Que ma nourrice Pathénie ne manque de rien dans sa tremblante vieillesse, elle qui a toujours favorisé ton amour sans recevoir de présents. Brûle les vers que tu fis pour moi ; arrache de mon tombeau le lierre qui brise mes os ; sur les bords fleuris de l'Anio, élève à ma cendre une colonne où tu graveras une épitaphe digne de Cynthie.

« Ne dédaigne point un songe qui vient par la porte pieuse ; la nuit permet aux ombres d'errer à leur gré, mais le matin nous rappelle aux rives du Léthé. Adieu sois maintenant à d'autres ; bientôt je te posséderai seule et mes ossements se presseront contre les tiens. »



## TITRE X

### DU COURTAGE D'AMOUR

---

#### CHAPITRE I

##### **Des auxiliaires pour les intrigues amoureuses.**

Charayana dit qu'on peut se lier, pour être assisté par eux dans des affaires de cœur, avec des gens de condition inférieure : des buandiers, des barbiers, des vachers, des fleuristes, des droguistes, des aubergistes, des mendiants, des marchands de bétel, de pithamardas (magisters), des vitas (parasites) et des vidashka (bouffons).

On peut aussi avoir pour amies officieuses les femmes de ces gens.

Les auxiliaires nécessaires dans les intrigues amoureuses doivent posséder les qualités suivantes : adresse, hardiesse, pénétration, absence de scrupule et de honte, observation et appréciation exacte de tout ce qui se dit et se fait et de l'intention.

Bonnes manières, connaissance des temps et des lieux favorables pour chaque chose initiative, intelligence vive, jugement rapide, esprit de ressources pour parer à tout sur le champ.

On distingue plusieurs sortes d'entremetteuses ou messagères d'amour (a) :

1° *L'entremetteuse qui fait tout* est celle qui, ayant remarqué l'amour mutuel de deux personnes, s'emploie spontanément à les réunir l'une à l'autre (b) :

2° *L'entremetteuse pour son propre compte*, c'est la femme qui va trouver un homme dont elle veut être la maîtresse, ou bien celle qui, chargée d'une intrigue, travaille pour elle-même (App. 1).

3° La femme mariée qui sert d'intermédiaire à son époux (c).

4° *L'entremetteuse qui porte seulement une lettre* ; elle apporte la réponse, le plus souvent orale (d).

5° Quand le billet doux est caché dans un bouquet de fleurs et la réponse de même, on dit que la messagère est muette.

6° *L'entremetteuse qui fait l'office du vent* est celle qui porte un message à deux sens dont le véritable ne peut être compris que par la personne à laquelle on s'adresse ; la réponse peut se rendre de même.

Une femme astrologue ou diseuse de bonne aventure, la sou-brette, la mendicante, l'ouvrière, sont d'habiles entremetteuses qui gagnent vite la conscience des femmes.

Elles savent brouiller les gens entre eux quand il le faut, vanter les charmes d'une femme et ses talents dans l'art des voluptés.

Elles savent aussi parler hardiment de l'amour d'un homme,

(a) Dans cette énumération que nous abrégeons, on reconnaît encore l'amour des écrivains de l'Inde pour les catégories et les divisions qui dépasse même la manie casuistique.

(b) C'est l'entremetteuse que, par un jeu d'esprit, Socrate loue beaucoup à la fin du *Banquet*, disant que le métier le plus beau est celui qui rapproche les cœurs en éveillant la sympathie mutuelle.

(c) Dans ce passage et dans un autre concernant les intrigues du roi (titre VIII, chap. n), on voit que la susceptibilité légitime des épouses était peu ménagée. Probablement celles qui consentaient à cette complaisance le faisaient par un calcul personnel, comme Livie pour Auguste et M<sup>me</sup> de Pompadour pour le parc aux Cerfs de Louis XV.

(d) D'après le père Gury, un serviteur ne peut, sans péché mortel, à moins d'une raison grave (par exemple la crainte de perdre un moyen d'existence qu'il ne retrouvera pas), accompagner son maître chez une concubine, ni porter des messages à une courtisane.

de son habileté dans les plaisirs sexuels et des femmes, même plus belles que celle qu'il poursuit, qui seraient heureuses de l'avoir pour amant ; elle explique les entraves que sa situation de famille met à ses démarches.

Enfin, une entremetteuse peut, par des propos adroits, donner à un homme une femme qui ne pensait même pas à lui ou à laquelle il n'aurait pas osé aspirer.

Elle sait aussi ramener une femme à l'homme qu'elle a quitté pour un motif quelconque et réciproquement.

#### APPENDICE AU CHAPITRE I

La femme de chambre qu'Ovide conseille de gagner est souvent une entremetteuse qui travaille pour elle-même ; le poète indique la conduite à tenir avec elle.

N° 1. — Livre I. « Vous me demandez s'il est avantageux de coucher avec la confidente ? Il est telle suivante que, par là, vous mettrez mieux dans vos intérêts ; telle autre qui vous servira moins bien, car elle voudra vous garder pour elle-même le plus possible. D'ailleurs ce jeu, s'il était découvert, vous ferait éconduire avec quelque ridicule. Si cependant celle que vous avez prise pour mercure-galant vous plait beaucoup par sa beauté, hâtez-vous de jouir de sa maîtresse et que la soubrette ait ensuite son tour.

« Quand vous aurez commencé l'attaque de la confidente, pressez-la vivement et remportez vite la victoire, car c'est alors seulement que vous serez à l'abri de toute trahison de sa part. Si vous êtes vous-même discret, vous aurez en elle une complice d'un dévouement à toute épreuve. »

N° 2. — L. III. « Je me suis plaint, il m'en souvient, de la défiance qu'il fallait avoir de ses amis ; ce reproche ne s'applique pas seulement aux hommes. Si vous êtes trop confiantes, jeunes beautés, d'autres chasseront sur vos brisées et vous aurez fait lever le lièvre pour une autre.

Cette amie complaisante qui vous prête sa chambre et son lit, plus d'une fois je me suis trouvé en tête-à-tête avec elle. Si vous voulez que la réponse ne s'attarde pas, évitez d'employer une messagère trop jolie.

## CHAPITRE II

### Rôle de l'entremetteuse

L'entremetteuse gagne la confiance de la femme en se conformant à son humeur et à ses volontés ; ensuite elle s'efforce de lui faire prendre son mari en haine ou en mépris. Elle commence par des conversations artificieuses, par exemple en lui indiquant des recettes pour avoir des enfants, en causant avec elle de tout le monde, en lui racontant beaucoup d'histoires, surtout sur les autres femmes mariées, en exaltant sa beauté, sa sagesse, sa générosité, son bon naturel (a).

Puis elle lui dira : Quel malheur, qu'une femme comme vous soit affligée d'un tel mari ! Belle dame, il n'est même pas digne d'être votre valet.

Elle lui parlerait ensuite de sa froideur, de sa jalousie, de sa malhonnêteté, de son ingratitude, de son aversion pour les plaisirs, de sa sottise, de sa ladrerie et de tous les autres défauts qu'il peut avoir et qu'elle peut connaître.

Si le mari est un homme lièvre (n° 1) et la femme une femme cavale (n° 2), ou éléphant (n° 3), elle fera ressortir ce genre d'infériorité relative du mari (b).

(a) L'entremetteuse faisait l'office du Roman moderne qui, dans tous les cas, donne tort au mari. Elle jouait le rôle qu'Ovide prête à la femme de chambre gagnée par l'amour. Ce rôle de dénigrement est loin de justifier l'éloge humoristique que Socrate faisait du métier d'entremetteuse.

(b) L'auteur ne dit rien du cas de l'union supérieure ou très supérieure. Donc les dames indiennes le trouvent toujours bon ; ailleurs, les goûts sont partagés ; quelques belles pensent que tout dépend de l'habileté du jeu.

Une fois le terrain déblayé du mari, l'entremetteuse parle de la permission et de l'amour du soupirant. Quand elle a fait quelque progrès dans la confiance de la femme, elle lui dit : « Belle dame, ce jeune homme, après vous avoir vue, a perdu la raison ; l'infortuné qui a le cœur très tendre n'a jamais souffert aussi cruellement, très probablement il succombera.

Si la jeune femme l'écoute avec faveur, le lendemain l'entremetteuse, après avoir reconnu ses bonnes dispositions sur son visage, dans ses yeux et dans son langage, reprendra avec elle son entretien sur l'amoureux, lui contera au long les amours d'Indra avec Ahalya (a) et ceux de Dushyanti avec Sakountala (b) et d'autres semblables.

Elle vantera alors la force du jeune homme, ses talents et son habileté dans les soixante-quatre sortes de voluptés ; elle dira aussi les bontés qu'a eues pour lui quelque femme remarquée, quand bien même cela ne serait pas vrai.

En outre l'entremetteuse observera avec beaucoup d'attention la manière d'être de la femme ; si celle-ci est favorable, son accueil sera empressé, affectueux.

Elle aura avec l'entremetteuse des apartés où elle lui contera ses peines ; elle sera pensive, poussera de gros soupirs, lui fera des présents, lui rappellera les occasions de fêtes, lui exprimera toujours en la congédiant (c) le désir de la revoir et lui dira plaisamment : Ah ! belle langue, pourquoi me dites-vous ces vilaines choses ? Elle discourra sur le péché qu'elle commettrait, ne dira rien des entrevues et entretiens qu'elle aura eus avec l'amant, mais se fera interroger à ce sujet ; elle finira par rire du désir du soupirant, mais sans montrer aucun mécontentement.

Quand la femme a ainsi laissé voir ses sentiments, l'entremetteuse lui apporte des témoignages d'amour, comme des feuilles et

(a) Ahalya, la femme du sage Gautama, séduite par Indra.

(b) Sujet du poème tant admiré de *Gœthe*.

(c) Dans l'Inde, c'est toujours la personne qui reçoit une visite qui indique le moment de la séparation.

des noix de bétel, des parfums, des fleurs, des bagues, des anneaux, tous portant les marques des ongles et des dents de l'homme et d'autres signes. Sur un habillement qu'il enverra seront imprimées avec du safran ses deux mains jointes ensemble comme dans un transport d'amour.

L'entremetteuse montrera aussi des figures d'ornement de différentes sortes découpées sur des feuilles, des pendants d'oreilles et des guirlandes de fleurs contenant des billets doux et des déclarations d'amour. Elle décidera la femme à lui envoyer en retour des présents affectueux. Après que les deux amants ont échangé des présents, l'entremetteuse arrangera une rencontre entre eux.

Babhavya est d'avis que, pour ne point être remarqués, ils doivent choisir le moment où le public est occupé par des fêtes civiles ou religieuses, par le bain ou par quelque calamité publique.

Gonikaputra, au contraire, pense que ces rendez-vous doivent se donner dans la demeure d'une amie, d'un mendiant, d'un astrologue ou d'un ascète (a).

Vatsyayana décide qu'il faut simplement choisir un lieu qui a une entrée et une sortie faciles et disposé de façon que ceux qui s'y trouvent puissent s'en aller librement et en évitant toute rencontre fâcheuse.

---

(a) On voit que, à cette époque, les Ascètes se prêtaient à plus d'un rôle.

## TITRE XI

### CATÉCHISME DES COURTISANES

---

#### CHAPITRE I

##### **Des différentes classes de courtisanes.**

Les hommes sont avides de plaisir et une certaine classe de femmes d'argent; on a dû consacrer la dernière partie du *Kama-Soutra* aux moyens que celles-ci emploient pour se faire donner de l'argent ou, en d'autres termes, à l'art des courtisanes (*App.* 1).

On peut ranger parmi les courtisanes diverses classes de femmes :

L'impudique ; — la servante ou soubrette ; — la femme galante ou catin (femme de la campagne) ; — l'ouvrière libre (*a*) ; — la bayadère ; — la femme qui a quitté sa famille ; — celle qui vit de sa beauté ; — enfin celle qui exerce régulièrement le métier ou la profession de courtisane (*b*).

(*a*) On voit par cette énumération combien était servile et dégradée la situation de la domestique, de la femme de campagne et de l'ouvrière, c'est-à-dire des quatre cinquièmes des femmes. Il est vrai que les Indiens n'attachaient à l'acte charnel aucune idée de faute, mais seulement celle de complaisance, et le plus souvent d'obéissance.

(*b*) On a vu que les courtisanes du premier rang avaient tous les talents et toutes les connaissances que réclame une profession libérale. Aujourd'hui la profession n'existe plus que pour les bayadères.

Ces différentes sortes de courtisanes ont des rapports avec différentes sortes d'hommes. Tout ce qui va être dit sur les courtisanes s'applique à ces rapports.

## APPENDICE AU CHAPITRE I

N° 1. — Bartiahari, stance 90. « Les courtisanes sont les feux du dieu de l'amour, elles l'alimentent avec leur beauté, et les libertins viennent y sacrifier jeunesse et richesse.

« Qui pourrait se prendre à ces esclaves vénales, jouet immonde des espions des soldats, des voleurs, des esclaves, des comédiens et des débauchés ? »

N° 1. — Properce, dans une boutade, préfère à une maîtresse des filles publiques :

« Moi qui fuyais la route battue par un grossier vulgaire, je trouve douce aujourd'hui l'eau fangeuse d'un marais.

« Malheur à qui aime à frapper à une porte fermée ! Combien je préfère cette femme qui s'avance le voile relevé, libre de tout gardien. Souvent, il est vrai, elle foule les boues de la voie Sacrée (le boulevard de Rome), mais pour l'aborder, point d'obstacle. Elle ne promène pas un amant, elle ne demande pas ce qu'un père verra dissiper avec chagrin ; jamais elle ne s'écrie : Que je suis inquiète ! Pars vite, je t'en conjure, mon mari revient aujourd'hui de la campagne. Filles de l'Euphrate et de l'Oronte (leurs vallées fournissaient Rome de belles Syriennes), je suis à vous désormais ; je ne veux pas des larcins d'une chaste couche, puisqu'il n'est point de liberté pour les amants. »

N° 3. — La Tour des Regrets. Les Chinois usent beaucoup des courtisanes et leur consacrent des chants populaires ; l'un de ces chants décrit leur punition dans la vie future (à laquelle la plupart des Chinois ne croient guère).

Louis Arène, *la Chine familière et galante*, la Tour des Regrets.

« Le juge des morts, Yen Wanzi : Pourquoi comparais-tu prématurément devant ce tribunal ? Tu as donc dans le séjour des vivants beaucoup péché ? Avoue toutes tes fautes, si tu veux éviter les derniers supplices.

« La courtisane. — Je ne suis pas une fille de bonne famille. On m'avait mise dans une maison de prostitution (a) ; dans un pareil lieu, je ne pouvais échapper

(a) En Chine et au Japon, le gouvernement fait entrer d'office dans les maisons de prostitution les femmes qui ne peuvent pas acquitter la taxe personnelle.

à ma destinée. Mon bras plié a servi d'oreiller à mille individus. Ils aimaient en moi mon corps et ma chair blanche comme on aime une pierre précieuse ; je les aimais parce qu'ils avaient beaucoup d'argent dans la ceinture. Je me suis amusée beaucoup sans prévoir que ce bonheur serait anéanti.

« Puis, je suis tombée malade. Misérable vieux, misérable vieille ! Ils m'ont chassée. Je me suis réfugiée dans un lieu d'aisances pour y passer mes jours.

« Mes jeunes amants d'autrefois ne sont plus revenus. Mes vêtements, mes ornements de tête, j'ai tout vendu ; pas de combustible, pas de riz. Ma vie était amère comme la gentiane. Je vous en prie, monsieur Yen, soyez indulgent, épargnez une jeune femme tendre comme la fleur et faites-moi renaître honnête femme.

« Yen Wang, frappant du poing sur son tribunal : Tu as commis force mauvaises actions et tu voudrais transmigrer dans le sein d'une honnête femme ! Tu as brouillé le père et le fils, fait battre le frère contre le frère et occasionné leur séparation.

« A cause de toi, combien d'hommes ont vendu leur maison, leur patrimoine ! Tu as semé la discorde entre le mari et la femme ; à cause de toi, combien de gens se sont rasé la tête et se sont faits bonzes (a) ; pour toi, amis d'un jour, vieux amis se sont détestés. Petits diables, entraînez cette prostituée à la Tour des Regrets !

« La petite femme dans la tour : On m'a enveloppée dans une grossière natte de roseaux ; des cordes serrent ma poitrine. Ah ! que je souffre. Noirs corbeaux, cessez de m'arracher les yeux ; chien jaune, cesse de me déchirer le cœur, le foie, les entrailles.

« Les riches négociants, autrefois mes amis, ne m'ont même pas acheté un cercueil, j'espère en vain renaître (b). On trouverait plutôt sur une même fleur dix couleurs différentes. »

(a) Le peuple les appelle des *ânes pelés* ; le bouddhisme a donc bien peu de laveur. Les Chinois ont leurs contes sur les bonzes et les bonzesses, comme le moyen âge en avait sur les nones et les moines (voir Louis Arène).

(b) De même qu'autrefois les Grecs et les Romains et encore aujourd'hui, les Indiens, les Chinois croient que les mânes des morts privés de sépulture (les larves) errent indéfiniment.

## CHAPITRE II

### Des mobiles qui doivent diriger les courtisanes.

Quand une courtisane aime l'homme auquel elle se donne, ses actes sont naturels ; quand, au contraire, elle n'a en vue que l'argent, ils sont artificiels ou contraints. Dans ce cas, elle doit cependant se conduire comme si elle aimait véritablement, car les hommes ont confiance dans les femmes qui paraissent les aimer (*App.* 1). En affirmant son amour, elle doit paraître désintéressée, et, pour ne point compromettre son crédit, elle doit s'abstenir de s'approprier de l'argent par des moyens illégitimes (*a*).

Une courtisane doit se tenir bien parée à la porte de sa maison, et, sans se montrer trop, regarder dans la rue de manière à être vue comme un objet sur un étalage. Elle doit lier amitié avec les personnes qui peuvent l'aider à enlever des hommes à d'autres femmes et à s'enrichir, ou bien la protéger contre les insultes ou les vexations ; tels sont les gardes de ville ou de police, les agents et satellites des tribunaux, les astrologues, les hommes puissants ou les prêteurs d'argent, les savants, les maîtres des soixante-quatre arts libéraux, les bouffons, les bateleurs, les marchands de fleurs, les parfumeurs, les débitants, les laveurs, les barbiers et

(a) Ovide, *Art d'aimer*, livre III. « Femmes, usez d'abord de dissimulation et dès le premier abord ne montrez pas votre cupidité ; à la vue du piège qu'on lui tend, un nouvel amant s'échappe et s'enfuit. »

Ainsi qu'on le voit plus loin, il n'y a, aux yeux de Vatsyayana, d'autre moyen illégitime d'acquérir de l'argent que le vol direct.

les mendiants ; et toutes autres personnes qui peuvent lui servir pour un but quelconque.

Les hommes qu'elle peut prendre uniquement pour leur argent sont ceux qui sont en possession légale de leur héritage ; les jeunes gens ; les hommes qui sont libres de tout lien ; les fonctionnaires publics ; ceux qui ont des revenus ou des moyens d'existence assurés ; les bellâtres, les vantars, les eunuques qui dissimulent leur état ; les hommes qui détestent leurs égaux ; ceux qui sont naturellement généreux ; ceux qui ont du crédit auprès du roi et des ministres ; les hommes toujours heureux dans leurs entreprises ; ceux qui s'enorgueillissent de leurs richesses, les frères qui désoberbissent à leurs aînés, les hommes sur lesquels les membres de leur caste tiennent l'œil ouvert ; les fils uniques de pères riches, les ascètes tourmentés par les aiguillons de la chair (a), les hommes braves, le médecin du roi, les anciennes connaissances.

La courtisane peut avoir des rapports avec des hommes doués d'excellentes qualités, uniquement par amour ou par amour-propre, tels sont :

Les hommes de haute naissance (*App. 2*), les savants, les hommes de bonne compagnie et de bonne tenue, les poètes (*App. 3*), les conteurs agréables : les hommes éloquents ou énergiques ou habiles dans des arts variés ; les devins, les grands esprits ; les hommes d'une grande persévérance, ceux d'une ferme dévotion ; ceux qui ne se fâchent jamais ; ceux qui sont généreux, affectionnés à leurs parents, qui aiment tous les amusements de société : ceux qui sont exercés à terminer les vers commencés par d'autres et à d'autres jeux d'esprit : ceux qui ont une très belle santé ou un corps parfait ou une très grande force ; ceux qui ne boivent jamais avec intempérance, ceux qui sont puissants, sociables, aimant le sexe et gagnant les cœurs, sans se laisser complètement dominer ; ceux qui ignorent l'envie ou les soupçons jaloux (*App. 4*).

Quant à la courtisane, elle doit être belle et aimable et avoir sur

(a) On voit que les ascètes brahmaniques succombaient souvent à la tentation, puisque Vatsyayana recommande aux courtisanes de les tenter.

le corps des signes de bon augure. Elle doit aimer les bonnes qualités chez les hommes, tout en poursuivant la richesse. Elle doit se complaire aux unions sexuelles résultant de l'amour et être pour ces unions de la même caste que les hommes auxquels elle se livre. Elle doit chercher sans cesse à augmenter son expérience et ses talents, se montrer toujours libérale et aimer les plaisirs et les arts (a).

L'auteur énumère ensuite les qualités que doivent posséder toutes les femmes. Ce sont celles qu'on peut leur demander en tout pays, et, en outre, la connaissance du *Kama-Soutra* et des soixante-quatre talents qu'il enseigne (b).

Vient ensuite la liste des hommes que les courtisanes doivent éviter. Ce sont les mêmes qu'en tout pays et en outre : les sorciers, les hommes qui se laissent acheter, même par leurs propres ennemis, enfin les hommes timides à l'excès (*App.* 5).

D'après l'avis de quelques anciens casuistes, ajoute l'auteur, les courtisanes peuvent se donner par amour, crainte, vengeance, chagrin ou dépit, curiosité, et pour l'argent, le plaisir ou l'assiduité et la constance des rapports, pour se faire un ami ou se débarrasser d'un amour importun ; à cause du dharma (mérite religieux), de la célébrité et de la ressemblance avec une personne aimée, de la constance ou de la pauvreté d'un homme, ou de sa cohabitation dans le même endroit, ou parce qu'il est du même numéro qu'elle pour l'union sexuelle, ou enfin dans l'espoir de faire quelque coup de fortune.

Mais Vatsyayana décide que les seuls mobiles d'une courtisane doivent être : l'amour, le désir d'échapper à la misère et celui d'acquérir la richesse.

L'argent doit être son objectif principal et elle ne doit point le sacrifier à l'amour. Mais, en cas de crainte ou de difficultés à

(a) Ce sont les qualités que l'on trouve généralement en Europe chez les femmes de théâtre.

(b) A cette longue et sèche énumération nous substituerons les leçons qu'Ovide donne aux belles sur les qualités et les manières qu'elles doivent avoir : se reporter au n° 3 de l'Appendice du chapitre III du titre I.

surmonter, elle peut prendre en considération la force ou d'autres qualités.

En outre, quand un homme, quel qu'il soit, la prie de s'unir à lui, elle doit afin de se faire valoir, ne pas consentir de suite et se renseigner sur lui par des affidés adroits et sûrs (*App.* 6). Quand elle a la certitude que, dans celui qui la recherche, tout est à son gré, elle emploie le Vita et d'autres intermédiaires pour se l'attacher.

L'un d'eux l'amène chez elle ou la conduit chez lui, sous quelque prétexte. Elle le reçoit de son mieux, lui fait quelque présent qui éveille sa curiosité et son amour ; par exemple, un don affectueux, en lui disant qu'il lui était destiné : elle l'amuse longtemps par une conversation et des récits agréables et en faisant ce qu'il aime, comme de la musique, du chant. Quand il est rentré chez lui, elle lui envoie fréquemment une suivante exercée aux propos plaisants et qui lui remet un petit présent.

Elle lui rend elle-même, sous prétexte d'affaires, quelques visites en se faisant accompagner du Pithamarda.

Il y a quelques vers à ce sujet :

« Quand son amant vient la voir, la courtisane lui donne un mélange de feuilles et de noix de béthel, des guirlandes de fleurs et des onguents parfumés. »

« Après avoir montré son habileté dans les arts libéraux (le chant, la danse, etc.), elle l'amuse longtemps avec sa conversation. »

« Elle lui fait aussi quelques présents d'amour, et fait avec lui un échange d'objets à l'usage de chacun d'eux ; en même temps elle lui montre son habileté dans les soixante-quatre voluptés. »

« Quand une courtisane est dans ces termes avec son amant, elle doit le captiver par des présents affectueux, par sa conversation et par les plaisirs tendres qu'elle lui fait goûter. »

## APPENDICE AU CHAPITRE II

## N° 1. — Pour stimuler l'amour.

Ovide, *Art d'aimer*, livre III.

« Femmes, faites en sorte que nous nous croyions aimés ; ce n'est pas une chose si difficile ; nous nous persuadons aisément ce que nous désirons. Qu'une femme jette sur un homme un regard amoureux ; qu'elle pousse quelques soupirs ; qu'elle lui reproche de venir si tard ; qu'elle ajoute les larmes et le dépit d'une fausse jalousie, comme si elle redoutait une rivale ; qu'elle lui meurtrisse le visage avec ses ongles, il sera bientôt persuadé, et d'un ton compatissant : « elle est éprise, » dira-t-il ; « elle brûle pour moi ». Qu'avec cela il ait bonne mine, qu'il s'admire dans son miroir et il croira pouvoir toucher le cœur même d'une déesse. »

## N° 2. — Déjazet.

Ce cas fut, une fois du moins, celui de l'actrice Déjazet.

Le duc d'Orléans (fils du roi Louis-Philippe), tout jeune encore, lui avait adressé un billet ainsi conçu : « Où ? quand ? et combien ? »

Elle répondit : « Où vous voudrez, — quand vous voudrez, — pour rien. »

On sait que Déjazet était bonne, comme le veut Tibulle, livre II, élégie 4.

« O toi qui fermes ta porte à l'amant qui n'a point assez d'or, puissent tes richesses être dévorées par le feu et que personne ne verse de l'eau sur la flamme. Que nul ne donne une larme à ta mort ; que nul n'accompagne ta cendre ! Celle, au contraire, qui se sera montrée bonne et point avare, on la pleurera au pied du bûcher enflammé, eût-elle vécu cent ans. Quelque vieillard fidèle à l'objet de ses anciennes amours viendra, chaque année, porter des couronnes au tombeau qu'il lui aura élevé. »

Entre mille traits, on cite de Déjazet celui-ci particulièrement ;

« C'est toujours la même chose et cela fait toujours plaisir. »

Elle écoutait aussi très volontiers cet autre conseil de Tibulle qui, parmi les amants qui n'ont point assez d'or, recommande particulièrement l'adolescent.

« Et toi, Chloé, épargne un jouvence au épris de ta beauté. Ne lui sois point crueile ; ne lui demande point de présents. C'est le vieillard qui doit te donner de l'or pour que tu réchauffes sa glace. Mieux vaut cent fois que l'or l'adolescent dont la barbe sans rudesse ne déchire point le visage qu'il embrasse, dont un doux éclat colore les joues. Enlace au-dessous de ses épaules tes bras d'ivoire et méprise les trésors des rois. Vénus te verra le presser sur ton sein haletant, confondu tendrement avec toi ; elle te verra attacher sur sa bouche frémissante de ces humides baisers où les langues s'entrechoquent et lui imprimer sur le cou avec la dent des marques d'amour. »

## N° 3. — Les Poètes.

Ovide, *Art d'aimer*, livre III. « Jeunes beautés, montrez-vous faciles aux poètes ; un dieu les anime et les muses les favorisent. Mieux que tous les autres, ils savent aimer, célébrer la beauté qui les a séduits et faire retentir son nom au loin. Quel crime d'attendre un salaire des doctes poètes ! Mais, hélas ! c'est un crime dont une belle ne craint pas de se rendre coupable ! »

## N° 4. — Ne soyez pas jaloux.

Ovide, livre II, « Ne cherchez point à surprendre votre maîtresse. Qu'elle croie que ses infidélités vous sont inconnues. Ne remarquez point les signes qu'elle fait à votre rival, ni ses tablettes, si elle lui écrit. Laissez-la vous cacher ses larcins amoureux. Combien est habile celui qui permet à d'autres de fréquenter sa maîtresse et qui veut tout ignorer ! Que de maris ont cette complaisance pour leurs épouses légitimes ! »

## N° 5. Hommes à éviter.

*Art d'aimer*, livre III.

« Femmes, fuyez ces hommes vains de leur parure et de leur beauté, qui portent toujours les cheveux retroussés. Les douceurs qu'ils vous content, ils les répètent à mille autres. Leur amour ne se fixe nulle part. ]

« Il en est qui s'insinuent près des femmes sous les dehors d'un amour mensonger, empruntant cette voie pour en tirer un bénéfice honteux. Leur chevelure parfumée d'essence, leur robe de l'étoffe la plus fine, les bagues qui surchargent leurs doigts ne doivent pas vous en imposer. Le mieux paré n'est souvent qu'un escroc. Rendez-moi mes bijoux, s'écrient souvent, devant les juges, les belles qu'on a ainsi trompées. Femmes, tenez votre porte fermée à tout suborneur. »

N° 6. — Ovide, livre III. « Quand un amant vous aura sondée par quelques mots tracés sur des tablettes qu'une adroite suivante vous aura remises, méditez-les, pesez-en les termes et tâchez de deviner par le style et les expressions si cet amour est un artifice. S'il est véritable, ne vous pressez pas de répondre. Un peu de dédain, s'il n'est pas trop prolongé, aiguillonne la passion.

« Cependant ne repoussez pas avec dureté un amant, laissez-le flotter entre la crainte et l'espérance.

« Si vos amants vous font de belles promesses, amusez-les aussi par de belles paroles ; s'ils donnent, accordez leur les faveurs convenues. Je la crois capable des crimes les plus noirs celle qui, après avoir reçu des présents d'un amant, se refuse à des désirs passionnés. »

## CHAPITRE III

### Différentes sortes de gains des courtisanes

Si une courtisane peut gagner chaque jour beaucoup d'argent avec plusieurs hommes, elle ne se bornera pas à un seulement, dans ce cas, elle fixera un prix par nuit, suivant le lieu, la saison et les gens, et par comparaison avec les prix des autres courtisanes, en se rendant compte de ses propres avantages (*App. 2*)

Elle informera ses amants, ses amis et connaissances de ses tarifs variés ou successifs (*App. 3*).

Les anciens sages sont d'avis que quand une courtisane décidée à vivre avec un seul homme a des chances égales de gain avec deux amants qui se présentent, elle doit prendre celui des deux qui lui donnera l'espèce d'objets qu'elle préfère.

Mais Vatsyayana déclare qu'elle doit choisir celui qui lui donnera de l'or, parce que l'or ne peut être repris et qu'avec lui on se procure tout ce que l'on veut.

Si tout est égal pour les dons à recevoir des deux poursuivants, la courtisane doit se décider d'après l'avis d'un ami ou d'après les qualités personnelles et les signes heureux ou malheureux de chacun d'eux.

Quand, de deux amants, l'un n'est que généreux, tandis que l'autre a de l'attachement, les sages (anciens casuistes) donnent la préférence au premier et Vatsyayana au second, parce que celui-ci ne rappellera dans aucune occasion l'argent donné, tandis

que l'autre invoquera, pour donner moins, le souvenir des largesses faites. Là encore, il faut considérer le plus grand profit probable.

Quand une courtisane est sollicitée à la fois par un ami et par un homme libéral, Vatsyayana dit qu'elle doit les contenter tous deux en obtenant de l'un un ajournement à la satisfaction de ses désirs.

Lorsqu'elle a à choisir entre un gain à réaliser et un danger à éviter, Vatsyayana, contrairement aux sages (anciens casuistes), est d'avis qu'il faut avant tout conjurer le mal. Il faut d'ailleurs bien peser les chances et l'importance du gain et du mal probables.

Une courtisane ne demandera que peu et d'une manière tout à fait amicale à un homme dans les cas suivants :

— Elle veut l'empêcher de s'attacher à une autre femme, ou bien l'en détacher, ou bien faire perdre à cette femme le profit qu'elle en tire ;

— Elle pense qu'il élèvera sa situation ou que, par lui, elle obtiendra quelque grand avantage, ou sera mise en relief vis-à-vis des autres hommes ;

— Elle a besoin de lui pour écarter quelque malheur ;

— Elle lui est réellement attachée et elle l'aime ;

— Elle désire son aide pour se venger ;

— Elle veut reconnaître quelque ancien service ;

— Enfin elle éprouve simplement pour lui un caprice charnel.

Une courtisane doit s'efforcer de tirer d'un amant, au plus vite, tout l'argent qu'elle peut : — quand elle est décidée à le congédier ;

— Quand elle a lieu de penser qu'il veut la quitter ;

— Quand, étant complètement à sec, il va être emmené par son tuteur, son gourou ou son père ;

— Quand il est sur le point de perdre sa position, ou simplement quand il est volage.

Elle doit, au contraire, se lier à un homme pour vivre avec lui

quand elle sait : qu'il va hériter ou recevoir de riches présents, ou obtenir un emploi élevé de l'Etat ; qu'il possède de grands magasins de blé et autres denrées ; — qu'il reconnaît généreusement tout ce qu'on fait pour lui ; qu'il tient toujours ses promesses.

Voici deux aphorismes en vers sur le sujet :

« En considérant ses gains présents et futurs, une courtisane évitera les hommes qui ont gagné péniblement leur fortune et ceux que la faveur des rois a rendus égoïstes et durs de cœur. »

« Elle doit s'unir avec les gens fortunés et bienfaisants et avec ceux qu'il est dangereux de repousser ou de blesser en quoi que ce soit. Qu'elle ne recule pas même devant quelques sacrifices pour s'attacher des hommes énergiques et généreux qui lui feront de grandes largesses, en retour de quelques services ou légers présents. »

Les courtisanes les plus riches et du premier rang doivent employer leurs gains :

*A bâtir des temples et faire exécuter des étangs et des jardins publics, à donner mille vaches aux Brahmes ; à faire des sacrifices et des offrandes aux dieux et à célébrer des fêtes en leur honneur, et enfin à accomplir les vœux qu'il leur est possible de faire (App. 1).*

Les autres courtisanes doivent, avec les ressources qu'elles ont pu se créer : avoir chaque jour des vêtements blancs et différents de ceux de la veille ; boire et manger suivant leur besoin ; consommer chaque jour un tamboula parfumé, c'est-à-dire un mélange de noix et de feuilles de bétel, et porter des ornements dorés (a).

(a) La ceinture des bayadères est formée par une épaisse lame d'or pur repliée, d'un très bel effet et d'un grand prix.

## APPENDICE AU CHAPITRE III

## N° 1. — Dons des courtisanes aux brahmes.

Sauf les jardins et étangs publics qui sont œuvres d'utilité à la fois publique et religieuse, tous les gains des courtisanes ont, d'après la prescription des Vatsyayana, une destination religieuse qui les met aux mains des brahmes, soit directement comme don personnel, soit indirectement comme offrande aux dieux.

Cette conclusion dernière du traité des courtisanes ne laisse aucun doute sur son caractère religieux et obligatoire ; c'est un véritable catéchisme.

Les étangs et jardins publics sont souvent placés à proximité des pagodes et concourent à leur richesse et à leur salubrité, car alors ils servent exclusivement pour le bain. Il y a aussi un grand nombre d'étangs situés au milieu des campagnes ; ce sont les plus grands. Ils servent uniquement à l'agriculture. Beaucoup ont été creusés par des personnes pieuses. Les brahmes, possédant une grande partie des terres, étaient eux-mêmes intéressés directement à la prospérité de l'agriculture.

L'étang de Moutrapaléon, dont les sources alimentent d'une eau excellente la ville de Pondichéry, a été établi par une courtisane célèbre ; ce fait est rappelé sur les bas-reliefs de la fontaine publique qui est surmontée de la statue de Dupleix, au milieu de la place Dupleix, la grande place de Pondichéry.

La prostitution sacrée (Maspero) a existé en Assyrie, en Syrie, en Phénicie et dans l'Asie-Mineure, mais c'était une sorte d'hospitalité offerte aux étrangers de passage ; il ne paraît pas qu'une caste sacerdotale en ait tiré profit comme les brahmes l'ont fait de la prostitution dans l'Inde.

## N° 2. — L'avidité.

D'après l'auteur indien, la courtisane ne doit se préoccuper que du gain. C'est le langage qu'Ovide prête à une proxénète corrompant sa maîtresse : *les Amours*, livre I.

« La pudeur pour être utile doit être feinte. Habile à tenir les yeux modestement baissés, ne les porte sur un homme qu'à proportion des offrandes qu'il te fera.

« Amusez-vous, jeunes beautés ; il n'est de chaste que celle qu'aucun amant ne sollicite et si elle n'est point trop novice, elle provoque la première. La beauté se fane quand on ne l'entretient pas par la jouissance. Et ce n'est pas assez d'un ou deux amants ; avec plusieurs le profit est plus sûr, la recette plus abondante. Que celui qui donne soit plus grand à tes yeux que le grand Homère. On a de l'esprit quand on donne. Ne dédaigne point l'affranchi ni celui qui a les pieds pou-

dreux. Ne te laisse point éblouir par une naissance illustre. Allez trouver vos aïeux nobles, vous qui n'êtes pas riche ! Cet autre, parce qu'il est beau garçon, te demande une de tes nuits sans la payez, qu'il aille chercher de l'or chez celui dont il est le mignon. »

Dans l'épigramme 10 du livre I des *Amours*, Ovide répond lui-même à cette proxénète :

« Pourquoi vouloir que l'enfant de Vénus nous fasse payer ses faveurs. Il n'a point de robe pour en serrer le prix. »

« Une prostituée se vend à tel prix au premier venu ; mais elle abhorre le despotisme d'un avare corrupteur et elle ne fait qu'à regrets ce qu'une amie fait de plein gré.

« Gardez-vous, jeunes beautés, de mettre à prix la faveur d'une nuit. Il n'est pas défendu d'exiger d'un riche quelques présents. Il est en état de les faire. Services, soins, fidélité, voilà la monnaie du pauvre. Je ne refuse pas de donner, mais je m'indigne qu'on me demande. Sourd à tes sollicitations, si tu cesses d'exiger, je donnerai. »

A Rome, les courtisanes de tout ordre étaient très avides et beaucoup d'hommes se ruinaient pour elles ; de ce nombre fut Tibulle.

Il avoue avoir eu à la fois quatre maîtresses, Delie, Suïpice, Néera et Némesis, toutes quatre courtisanes, sans doute de premier ordre, sans compter beaucoup de distractions.

La prostitution publique généralement volontaire, forme, en Afrique, le principal revenu de quelques roitelets nègres. En Chine et au Japon, le gouvernement met d'office aux bateaux fleuris les femmes et même les filles vierges qui ne peuvent payer l'impôt de capitation. Cela est sans conséquence pour leur futur mariage ; des personnes de distinction viennent souvent prendre femme dans ces lieux de plaisir.

---

## CHAPITRE IV

### De la courtisane qui vit avec un homme comme une épouse

Quand une personne vit avec son amant, elle doit avoir la conduite d'une femme honnête et tout faire pour lui plaire. En deux mots, il faut qu'elle lui donne le plaisir *sans s'attacher à lui*, tout en paraissant lui être attachée.

Voici comment elle s'y prendra pour arriver à ses fins.

Elle aura à sa charge sa mère qu'elle dépeindra comme violente et avide ; au cas où elle n'aurait pas de mère, une nourrice pourrait jouer ce rôle. La mère ou la nourrice témoignera de l'aversion pour l'amant et le désir que la courtisane se sépare de lui. Celle-ci simulera toujours du chagrin, de la tristesse, de la crainte, de la honte à ce sujet, mais en déclarant qu'elle ne saurait désobéir à sa mère. Elle dira encore qu'elle a persuadé à sa mère qu'il est malade et qu'elle a pris ce prétexte pour le venir voir.

Pour le captiver, elle enverra sa suivante chercher les fleurs qu'il a portées la veille pour les porter à son tour à titre de marque d'affection ; elle demandera aussi les restes du mélange de noix et de feuilles de bétel qu'il a laissé sans le manger ; elle admirera son habileté dans les rapports sexuels et les moyens variés qu'il emploie pour procurer la jouissance ; elle apprendra de lui les soixante-quatre espèces de plaisir décrit par Babravya ; elle appliquera continuellement les leçons reçues, en se conformant à son goût.

Elle gardera ses secrets, lui dira elle-même ses propres secrets et désirs ; elle lui cachera sa mauvaise humeur.

Dans le lit elle se montrera toujours bien disposée. Quand il se tournera de son côté, elle touchera toutes les parties de son corps à son souhait ; elle le baisera et l'embrassera pendant son sommeil ; elle le regardera avec une inquiétude apparente quand il sera absorbé dans ses pensées ou quand il s'occupera d'autre chose que d'elle ; quand elle le rencontre ou bien quand, de la rue, il la regarde se tenant sur la terrasse de sa maison, elle n'aura ni une absence complète de honte, ni un excès de timidité ; elle partagera ses amitiés et ses haines, ses goûts, sa gaieté ou sa tristesse ; elle témoignera la curiosité de voir son épouse, ne le boudera jamais longtemps ; elle simulera de la jalousie au sujet des marques qu'elle-même lui a faites avec les ongles et les dents, lui parlera peu de son amour, mais le lui témoignera par des faits, des signes et des insinuations ; elle gardera le silence quand il sera endormi, ivre ou malade ; elle prêtera beaucoup d'attention au récit de ses bonnes actions et les contera ensuite elle-même pour son honneur et ses intérêts ; s'il lui est assez attaché, elle lui fera des réparties spirituelles, écoutera tout de lui, excepté ce qui concerne ses rivales ; se montrera triste, chagrine, quand il soupire, baille ou s'affaisse ; prononcera les mots : « Longue vie », quand il éternue ; se dira malade ou désireuse de grossesse quand elle éprouvera de l'abattement, ne louera aucun homme que son amant et s'abstiendra de blâmer chez d'autres les défauts qu'il a ; portera tout ce qu'il lui aura donné ; ne se parera ni ne mangera quand il est chagrin, malade, abattu ; dans sa mauvaise fortune, se lamentera avec lui, feindra le désir de l'accompagner quand il quitte le pays volontairement ou banni par le roi ; elle exprimera le souhait de cesser de vivre s'il est éloigné, dira qu'elle ne vit que pour être unie avec lui ; elle offrira à la divinité (a) des sacrifices en accomplissement des vœux qu'elle aura faits, pour les cas où il acquiert de la richesse ou réussit dans ses desseins, ou lorsqu'il a recouvré la santé ; elle se parera tous les

(a) Il n'est question ici que de la divinité et non des dieux ; comme cela est général dans l'ouvrage, on peut en conclure que Vatsyayana et les brahmes de son temps étaient des monothéistes sivaïstes.

jours ; elle ne sera pas trop familière avec lui ; dans ses chants elle introduira son nom et celui de la famille ; elle lui prendra la main et la placera sur ses reins, son sein et son front, et se pâmera de plaisir à son attouchement ; elle s'assoira sur ses genoux et s'y endormira ; elle voudra avoir un enfant de lui, ne pas lui survivre elle le dissuadera de faire des vœux et des jeûnes, en lui disant : « Que tout le péché tombe sur moi ! » Quand elle n'aura pu l'en empêcher, elle accomplira ces vœux avec lui ; elle lui dira qu'il est difficile, même pour elle, d'observer les vœux et les jeûnes, si elle a quelque discussion avec lui à ce sujet ; elle confondra ses biens avec les siens ; elle n'ira point sans lui dans les réunions et l'y accompagnera quand il le voudra ; elle prendra plaisir à se servir des choses dont il s'est déjà servi, à achever ce qu'il a commencé de manger ; elle vénérera sa famille, ses dons naturels, ses talents, sa science, sa caste, sa couleur, son pays natal, ses amis, ses bonnes qualités, son âge et son bon caractère ; elle le priera de chanter s'il le sait, et d'autres choses semblables.

Pour se rendre près de lui, elle ne craindra ni la chaleur, ni le froid, ni la pluie, ni le danger. Elle voudra rester son amante jusque dans une autre vie ; elle conformera son humeur, ses goûts et ses actions à son inclination ; elle s'abstiendra de sorcellerie (magie) (a) ; elle se querellera constamment avec sa propre mère pour le venir trouver, et quand celle-ci voudra la forcer d'aller ailleurs, elle essaiera de s'empoisonner, de se laisser mourir de faim, de se poignarder, de se pendre ; enfin elle lui fera certifier sa fidélité et son amour par des intermédiaires dévoués et en recevant elle-même l'argent et en évitant de se disputer avec sa mère pour la question pécuniaire devant lui.

Lorsque son amant part pour un voyage, elle le fera jurer de revenir promptement et, pendant son absence, elle n'accomplira pas de vœux en l'honneur de la divinité et ne se parera pas de ses or-

(a) Cette prescription est remarquable ; elle prouve que le bouddhisme avait profondément modifié les idées de l'Inde sur la magie qui était si fort en faveur avant lui ; on y croyait encore, mais comme à une science de maléfices.

nements, à l'exception de ceux qui portent bonheur. Si son absence se prolonge au delà de l'époque fixée, elle s'efforcera de déterminer le moment de son retour par des présages, par les nouvelles et les bruits qui courent, par la position des planètes, de la lune et des étoiles.

Lorsqu'elle aura de la gaieté et des songes propices, elle s'écriera : « Sans doute je vais bientôt être réunie avec lui. » Si, au contraire, elle tombe dans la tristesse et voit de fâcheux présages, elle accomplira quelques-uns des rites qui apaisent les dieux.

Lorsqu'enfin le retour aura lieu, elle adorera le dieu Kama et fera des offrandes aux autres divinités ; puis elle fera apporter par des amies un pot d'eau et fera des libations d'adoration à la corneille que se nourrit des offrandes faites aux mânes des ancêtres (a). Après la première visite, elle priera, elle aussi son amant d'accomplir certains rites, ce qu'il fera s'il a pour elle un attachement suffisant, lequel consiste dans un amour désintéressé, dans la communauté d'objectif (par exemple, le goût des mêmes plaisirs), dans l'absence de tout soupçon jaloux et dans une libéralité sans limite pour tout ce qui concerne la maîtresse.

Telle est la conduite que doit tenir une courtisane qui vit avec un homme comme sa femme ; ces leçons ont été tracées d'après les règles de Dattaka. Pour tout ce qui n'est point prévu ici, la courtisane se conformera à la coutume et à la nature particulière de son amant. (b)

Il y a deux aphorismes en vers sur le sujet.

« A cause de la duplicité, de l'avidité et de l'esprit naturels au sexe, on ne connaît jamais le degré d'amour d'une femme, même quand on est son amant. »

« Il est toujours difficile de savoir les vrais sentiments d'une femme, soit qu'elle aime ou reste indifférente, soit qu'elle fasse le bonheur d'un homme ou l'abandonne ou le ruine. »

(a) Les Hindous croient que les corneilles sont chargées des péchés des morts.

(b) Comme tous les hommes lisent ces leçons, il doivent penser que les courtisanes ne s'attachent jamais et que, toujours, elles répètent un rôle appris.

## APPENDICE AU CHAPITRE IV

## Périclès et Aspasia.

La longueur de ce chapitre dénote la fréquence des unions du genre dont il est question.

Les courtisanes de premier ordre étaient à peu près sur le même pied dans l'Inde et dans la Grèce. On voit le Bouddha témoigner les plus grands égards à la courtisane Apalika, mère de son médecin, accepter d'elle pour sa communauté (l'église Bouddhique) d'immenses richesses et donner à son invitation le pas sur l'invitation des princes du pays.

Périclès et Aspasia nous offrent le modèle des ménages entre un homme éminent et une courtisane de renom.

Aspasia de Millet était, à Athènes, propriétaire d'un établissement de courtisanes de premier ordre, à la fois lieu de plaisir et cercle réunissant l'élite des citoyens.

Une fois séparé de sa femme, qui se remaria, Périclès la reçut dans sa maison comme une épouse.

C'était une nature élevée, sans artifice, admirablement douée. Sentant vivement le beau sous toutes ses formes, elle captivait par son esprit aimable et sa haute raison ; elle possédait toutes les connaissances et tous les talents.

Elle parlait si bien de la politique, de la philosophie et des arts, que les plus grands personnages d'Athènes recherchaient son entretien, Socrate tout le premier.

Liée avec tous les hommes éminents, à Athènes et hors d'Athènes, elle seconda puissamment la politique de Périclès.

Comme étrangère, elle ne put l'épouser, mais ils vécurent toujours dans une union parfaite, que la calomnie, si puissante alors à Athènes, ne put jamais atteindre et que la mort seule put rompre.

## CHAPITRE V

### Manière de se faire donner beaucoup d'argent par l'amant

Les courtisanes se font donner par leur amant de l'argent, soit par les moyens naturels, soit par des artifices. Les anciens casuistes sont d'avis que, quand l'amant donne à la courtisane tout l'argent dont elle a besoin, elle doit s'en contenter. Mais Vatsyayana pense qu'en usant d'artifices, elle tirera de lui deux fois autant et que, en conséquence, elle doit le faire, afin d'avoir de lui finalement le plus possible, quoi qu'il arrive.

Voici, selon lui, les artifices dont elle doit user.

Lui demander de l'argent pour diverses emplettes : ornements, aliments, fleurs, parfums, habits ; ne point faire ces achats ou en exagérer les prix ;

Le louer en face de son intelligence ;

Prétexter l'obligation de faire des dons dans les fêtes des arbres, des jardins, des temples, ou votives ;

Dire que, pendant qu'elle se rendait chez lui, ses bijoux lui ont été pris, soit par les gardes du roi, soit par des voleurs (a) ; qu'elle a perdu les ornements de son amant en même temps que les siens propres, que sa propriété a été détruite par un accident quelconque ;

(a) On voit que, à cette époque, les gardes du roi agissaient comme les voleurs ; dans les États asiatiques, la police est généralement de connivence avec eux.

Lui faire parler par des intermédiaires des dépenses qu'elle fait pour le venir voir, contracter des dettes à cause de lui ;

Se quereller avec sa mère au sujet de quelque dépense faite par elle pour l'amant et blâmée par sa mère ;

S'abstenir de paraître aux fêtes données par des amis qui lui ont fait de beaux présents, faute de pouvoir les rendre ;

Ne point accomplir, faute d'argent, certains rites religieux obligatoires ;

Engager des artistes à faire quelque chose pour l'amant ;

Donner de l'argent à des médecins ou des *ministres* dans le même but (a) ;

Assister des amis ou d'anciens bienfaiteurs, soit dans la détresse, soit pour des fêtes obligatoires ;

Accomplir des rites domestiques ;

Avoir à payer les dépenses du mariage du fils d'une amie ;

Avoir des envies de femme enceinte ;

Charger les frais du traitement de maladies réelles ou simulés ;

Avoir à tirer un ami d'embarras ;

Avoir vendu une partie de ses ornements pour faire présent à l'amant ;

Prétendre qu'elle a vendu des parures, des meubles, de la batterie de cuisine à un marchand qui sert de compère pour l'occasion ;

Nécessité d'avoir de la vaisselle plus belle que celle du commun, pour qu'on ne puisse pas la changer ;

Rappeler à son amant, soit directement, soit par des intermédiaires, sa libéralité passée ;

L'entretenir des grandes largesses qui sont faites à d'autres courtisanes ; vanter à celles-ci, en présence de son amant, sa générosité comme supérieure à celle de leurs amis, quand même cela ne serait pas ;

Résister avec éclat à sa mère qui lui persuade de reprendre un ancien amant plus généreux ;

(a) On voit que là, comme dans tout l'Orient, les ministres n'étaient point désintéressés.

Enfin, faire remarquer à son amant la libéralité de ses rivaux. Une courtisane doit toujours reconnaître les sentiments et dispositions de son amant : à son humeur, à ses manières, dans ses yeux, à l'expression de ses traits, aux impressions de son visage. Voici la manière d'agir d'un amant qui se détache.

Il donne à la femme moins ou autre chose que ce qu'elle a demandé ; il la leurre de promesses ; il dit qu'il fera une chose et en fait une autre ; il ne satisfait point ses désirs ; il parle en secret à ses propres serviteurs ; il découche fréquemment sous prétexte de service à rendre à un ami ; enfin, il est dans l'intimité des serviteurs d'une ancienne maîtresse.

Quand une courtisane s'aperçoit du refroidissement de son amant, elle doit mettre en sûreté tout ce qu'elle possède de précieux, en le faisant saisir par un créancier supposé. Cela fait, si son amant est riche et s'est toujours bien comporté avec elle, elle continuera à le traiter avec respect ; mais s'il est pauvre et sans ressources, elle s'en débarrassera comme si elle n'avait jamais eu aucuns rapports avec lui.

---

## APPENDICE AU CHAPITRE V

Ovide, sur le même sujet, Martial, Lucien.

Pour la matière de ce chapitre, il y a une grande ressemblance entre Vatsyana et Ovide :

Ovide, *les Amours*, livre I. Conseils d'une proxénète à une belle.

« Ne sois pas trop exigeante, pendant que tu tiens tes filets tendus ; ta proie t'échapperait. Est-elle prise, fais la loi, pressure. Prends à ton service un garçon et une fille habiles qui sachent faire connaître à propos ce qu'il conviendrait de l'acheter. Quelque peu qu'ils demandent, en demandant à plusieurs, ils t'auront bientôt acquis un trésor. Que ta sœur, que ta mère, que ta nourrice attaquent la bourse de ton amant. Le butin est bientôt enlevé quand plusieurs mains y travaillent. Manques-tu de prétextes pour demander un cadeau, montre par un cadeau qu'on fête ta naissance.

Stimule par la jalousie la libéralité de ton amant. Qu'il voie sur ta couche les traces d'un rival et sur ton cou bleuï les marques de ses caresses ; qu'il voie surtout les dons que tu en as reçus. Si ses mains sont vides, mets la conversation sur les objets que l'on vend dans la voie sacrée. Quand tu auras tiré de lui beaucoup de présents, dis-lui que tu ne veux pas le dépouiller tout à fait ; prie le seulement de te prêter de l'argent que tu ne lui rendras jamais. Amuse-le de belles paroles pour cacher tes projets ; caresse et tue en même temps. »

*Art d'aimer*, livre I. « Tu auras beau te défendre, ta maîtresse t'arrachera toujours ce qu'elle désire. Un marchand bien fourni viendra chez elle, étalera ses marchandises en ta présence ; elle te dira de les examiner pour avoir ton goût, puis, elle te donnera des baisers, te priera d'acheter, jurant de se contenter de cette emplette pour une année. « Elle en a besoin aujourd'hui, tu ne saurais jamais lui être agréable plus à propos. » Si tu prétends n'avoir pas d'argent, elle te demandera un billet. Que sera-ce lorsqu'elle sollicitera des présents, te dira tous les jours qu'elle a besoin de quelque chose, s'affligera d'une perte supposée, feignant qu'un diamant est tombé de son oreille, te demandera quantité de choses qu'elle promettra de te rendre. — Non, quand j'aurais cent bouches, je ne saurais raconter toutes les ruses perfides des belles. »

Martial, livre XI, 50. Sur Phyllis.

« Il n'est pas de jour, Phyllis, où tu ne me dépouilles. Tantôt, c'est ta soubrette qui s'en vient pleurer la perte de ton miroir, de ta bague ou de ta boucle d'oreille ; tantôt se sont des soies de contrebande qu'on peut acheter à vil prix ; tantôt des parfums dont il me faut remplir ta cassolette. Puis c'est une amphore de Falerne vieux et un mulet de deux livres pour le souper que tu donnes à une opulente amie. Je ne te refuse rien, Phyllis, ne me refuse pas davantage. »

Lucien fait parler des courtisanes dans un grand nombre de ses dialogues, et il semble qu'il a presque tout emprunté à Vatsyayana. De son temps, l'Inde était fort connue à Rome. J'engage fort le lecteur à se reporter à ces dialogues et à les comparer successivement avec les divers chapitres du présent catéchisme.

## CHAPITRE VI

### Moyens de se débarrasser d'un amant.

Blâmer et railler ses habitudes et ses défauts en lui riant au nez et en frappant du pied ;

Parler de sujets qui lui sont étrangers, rabaisser ses connaissances, l'humilier dans son amour-propre, rechercher la société d'hommes auxquels il est inférieur en science et en intelligence ;

Lui témoigner du dédain en toute occasion, faire la critique des hommes qui ont ses défauts ;

Se montrer non satisfaite des moyens qu'il emploie pour la jouissance ; ne pas lui donner sa bouche à baiser, lui refuser l'accès de son jadgana ; montrer du mépris pour les morsures et les égratignures qu'il lui a faites, de ne point le serrer quand il l'embrasse de quelque manière ; ne faire aucun mouvement pendant la connexion ;

Lui demander l'union sexuelle quand il est fatigué ;

Se moquer de son attachement pour elle ;

Ne pas lui rendre ses embrassements, s'en détourner quand il les commence ;

Avoir envie de dormir ou bien de sortir pour quelque visite ou quelque réunion quand il désire la posséder pendant le jour ;

Parodier ses paroles et ses gestes ;

Rire sans qu'il plaisante ou, quand il plaisante, rire de quelque autre chose ;

Jeter à ses propres serviteurs des regards de côté et se tordre les mains chaque fois qu'il ouvre la bouche ;

L'interrompre au milieu de ses récits et en commencer d'autres elles-même ;

Enumérer ses travers et ses vices en les déclarant incurables ;

Dire devant lui à ses suivantes des paroles destinées à le mordre au vif ;

Affecter de ne point le regarder quand il vient à elle ;

Lui demander ce qu'il ne peut donner ou accorder ;

Et finalement le congédier (a).

Il y a un aphorisme en vers sur la conduite à tenir pour une courtisane.

Le devoir professionnel d'une courtisane est de se lier après examen complet et mûre réflexion à un homme pourvu de ce qu'elle doit désirer ; puis de s'attacher à l'homme avec lequel elle vit, de se faire donner par lui tout ce qu'elle peut et, quand elle lui a tout pris, de le congédier. Une courtisane qui vit de la sorte comme une femme mariée devient riche sans être fatiguée par le nombre de ses amants (b).

(a) Vatsyayana ne dit rien de la manière de se débarrasser d'une amante. Dans l'Inde, cela ne souffre aucune difficulté. En France, il en est souvent autrement témoin celles qui se vengent avec le vitriol. Un vieux beau du premier empire (de France) nous disait : « Avec les femmes, le difficile, ce n'est point de se lier, mais de se délier. Au quartier Latin d'autrefois, on s'en tirait en écrivant : Malheureuse, j'ai tout appris ! »

(b) Voir à l'Appendice Properce, livre IV; élégie V : « La corruptrice Achantis. »

## APPENDICE AU CHAPITRE VI

**La corruptrice Achantis.**

L'aphorisme qui termine le chapitre vi semble résumer les conseils de la corruptrice Achantis, Properce, livre IV, élégie v :

« Qu'Achantis ait mêlé dans une fosse les herbes des tombeaux et soudain un torrent ravagerait la campagne. Par son art elle dévie la lune et rôde pendant la nuit sous la forme d'un loup. Par ses intrigues, elle pourrait aveugler le plus vigilant des époux.

Par ses insinuations perfides, elle enflammait un jeune cœur et frayait à l'innocence la route du vice. « Dorania, disait-elle, si tu veux les trésors de l'Orient, si tu désires les tissus de Cos ou les raretés célèbres de Thèbes aux cent portes, ou les vases magnifiques que prépare le Parthe, dédaigne la constance, méprise les dieux, cultive le mensonge et brave les lois importunes de la pudeur. Faire croire à un mari te fera rechercher davantage. Diffère sous mille prétextes la nuit qu'on sollicite, et l'amour n'en sera que plus empressé. »

« Si un amant a dérangé ta chevelure dans sa colère, fais-lui acheter la paix à force de présents. »

« Quand ton amant est à tes genoux, écris un rien sur ta toilette ; s'il tremble il est ta proie. Que ton cou lui offre toujours la trace récente de quelque morsure. »

« Surtout n'imité point Médée enchaînée à son amant ; prends pour modèle Thaïs qui trompe, dans Ménandre, jusqu'aux valets les plus fripons. »

« Adopte les mœurs de ton amant. Partage son ivresse : s'il chante, marie ta voix à la sienne. »

« Que ton portier ne t'éveille que pour les prodiges, qu'il soit sourd pour celui qui frappe les mains vides. Ne rejette ni le soldat grossier, ni le matelot aux mains caleuses, s'ils t'apportent de l'or, ni l'esclave étranger qu'on a vu dans le Forum courir les pieds blanchis avec de la craie. Ne regarde jamais la main qui donne l'or. Ferme l'oreille aux chants d'un poète qui ne t'offre que ses vers. »

« Profite de ta jeunesse, de ta fraîcheur, de tes belles années et crains toujours le lendemain. J'ai vu la rose de Pestum se flétrir en une matinée, lorsqu'elle promettait encore de longs parfums. »

J'ai vu s'exhaler l'âme d'Achantis, de cette chienne trop vigilante pour mon malheur quand j'essayais de soulever furtivement un odieux verrou. Vous qui aimez, n'épargnez pas les pierres à sa tombe et les malédictions à ses cendres.

## CHAPITRE VII

### De l'opportunité de reprendre un ancien amant.

Quand une femme se sépare d'un amant qu'elle a ruiné, elle peut songer à reprendre un ancien amant qui sera resté riche ou qui le sera redevenu.

Vatsyayana indique le parti qu'une courtisane doit prendre à cet égard dans chacun des cas qui peuvent se présenter et qu'il détaille longuement. Parmi les motifs déterminants, il mentionne le désir de se venger d'une rivale.

Les Acharias (anciens sages) conseillent à une courtisane de renouer, si elle peut, avec un ancien amant parce que son caractère lui est connu. Vatsyayana opine qu'elle fait mieux d'en prendre un nouveau, il sera toujours plus riche et plus libéral, car l'ancien est appauvri, ou bien il a appris par son expérience à ne pas se laisser dépouiller. Toutefois cet auteur ne pose là qu'une règle générale sujette à beaucoup d'exceptions motivées pour les circonstances.

Voici quelques aphorismes en vers sur ce sujet délicat :

« Une courtisane peut manifester son intention de reprendre un ancien amant, soit pour le brouiller avec la femme avec laquelle il vit dans le moment, soit pour produire un effet voulu sur l'amant qu'elle-même a actuellement ».

« L'homme enchaîné à une femme a grand peur qu'elle ne s'attache à un autre; il souffre tout d'elle et la comble de largesses ».

« Si, pendant qu'une courtisane vit avec un amant, un messenger d'amour vient la trouver de la part d'un autre homme, elle doit ou

le renvoyer sans l'écouter, ou bien fixer une heure pour recevoir la visite de celui qui la recherche, mais elle ne doit jamais abandonner l'amant qui lui est attaché (a).

Une femme prudente ne renoue avec un ancien amant que si elle a toute chance de trouver, dans ce retour, sort heureux, profit, amour et amitié (b).

(a) Tibulle, livre I, élégie vi. « Celle qui n'a été fidèle à aucun amant, réduite à l'indigence dans ses vieux jours, n'a d'autre ressource que de tourner un fuseau d'une main tremblante, de noircir les fils d'une trame pour un infime salaire et de peigner une blanche toison ; les jeunes gens se rient de sa misère et se disent qu'elle a mérité son triste sort. »

(b) Voir l'appendice.

## APPENDICE AU CHAPITRE VII

### Conseils d'Ovide.

Ovide donne dans le livre III de *l'Art d'Aimer* quelques conseils qui complètent le chapitre VII.

« Vous ne suivrez pas la même voix pour séduire un jeune cœur et un homme mûr.

« Le novice qui vient, innocente proie, se prendre dans vos filets, ne doit connaître que vous. C'est une plante qu'il faut entourer de hautes palissades. Craignez une rivale, vous ne serez sûre de votre conquête qu'autant que vous règnerez seule. Cueillez promptement ce fruit éphémère.

« L'amour de l'homme mûr sera plus durable et plus tolérant. Il supportera, sans rompre ses liens, les plus cruelles blessures.

« Pour stimuler votre amant, entremêlez vos faveurs de quelques refus.

« Qu'un amant nouvellement pris se flatte d'abord de partager seul votre couche, mais que, bientôt après, il craigne un rival, qu'il le croie aussi heureux que lui.

« Que la surveillance d'un gardien supposé pique son amour ; qu'il redoute la jalousie d'un mari sévère. Le danger aiguillonnera le plaisir.

« Feignez d'être dans les alarmes : faites, sans nécessité, entrer votre amant par la fenêtre. Qu'au milieu de vos ébats, votre suivante, bien stylée, s'élançe vers la porte en s'écriant : Nous sommes perdues.

« Cachez alors le jeune homme tremblant. Puis, au milieu de ses émotions, doublez la douceur de vos caresses ; qu'il ne les trouve pas chèrement achetées. »

## CHAPITRE VIII

### Profits et pertes des courtisanes.

Quelquefois nos efforts pour réaliser un gain aboutissent à une perte ou un dommage, cela peut provenir du manque d'intelligence et de jugement, de l'orgueil, de l'excès de l'amour, de la naïveté, de la confiance, de l'entêtement, de l'emportement, de la négligence, de l'influence des mauvais génies, du hasard.

Ces causes peuvent occasionner des dépenses stériles ; la perte de gains réalisés ou sur le point de l'être et de chances de fortune pour l'avenir ; l'altération du caractère, une mauvaise humeur insupportable, la maladie, la perte des cheveux et autres accidents.

Il y a trois sortes de profits et trois sortes de pertes.

Quand une courtisane vit avec un grand et acquiert ainsi, outre la richesse présente, des chances de fortune pour l'avenir au moyen des relations qu'elle se crée, on dit qu'elle fait un gain accompagné d'autres avantages.

Quand elle reçoit de l'argent de mains autres que celles de son amant, elle court le risque d'une brouille : on dit que cet argent est un profit avec chances de perte.

Le gain simple est celui qui se fait sans chances d'avantages ou de désavantages.

Quand une courtisane, sans rien recevoir, vit avec un grand ou un ministre avare pour conjurer quelque malheur, cela s'appelle perdre pour gagner.

Quand, sans en tirer aucun profit, une courtisane se donne à un

ladre, à un bellâtre ou à un homme à bonnes fortunes, c'est une perte sèche.

Quand ces sortes d'amants sont en même temps favoris du roi, puissants, cruels et capables de la chasser au premier instant, on dit que la courtisane perd pour perdre encore.

De ses rapports avec les hommes qui lui plaisent une courtisane doit tirer à la fois profit et plaisir. A certaines époques, par exemple aux fêtes du printemps, sa mère annoncera à différents hommes qu'un certain jour désigné la courtisane restera avec l'homme qui satisfera tel ou tel de ses désirs ; quand des jeunes gens sont épris d'elle, elle doit s'efforcer de tirer parti d'eux pour ses intérêts.

#### DOUTE SUR LE MÉRITE RELIGIEUX (a).

Le doute sur le mérite religieux se produit quand une courtisane hésite à congédier un amant qu'elle a ruiné, ou bien à se montrer tout à fait cruelle à un homme qui l'aime et dont les refus feront le malheur dans ce monde et dans un autre (b).

Une courtisane est poussée par un ami ou par la compassion à avoir des rapports charnels avec un brahme savant, un étudiant en religion, un sacrificateur, un dévot ou un ascète qui est en danger de mourir d'amour pour elle ; elle se demande si en y consentant elle acquerra ou perdra du mérite religieux. Dans ce cas, on dit que son doute est double parce qu'il porte à la fois sur le gain et sur le mérite religieux.

*Conclusion du chapitre.* Une courtisane doit peser sur tout ce qui est à son avantage ou à son détriment, à la fois en ce qui concerne l'argent, le mérite religieux et le plaisir.

(a) Ce que nous appellerions un scrupule ou cas de conscience.

(b) La *Théologie morale* a un doute semblable :

« La femme enlevée peut-elle tuer son ravisseur ? »

Quelques théologiens le nient, disant que la pudicité est un moindre bien que la vie temporelle et la vie éternelle que l'agresseur perdrait, s'il était tué.

L'opinion la plus probable est l'affirmative pour le cas où la femme ne peut autrement empêcher l'attentat de se perpétrer.

## CHAPITRE IX

### De l'établissement d'une fille de courtisane.

Quand la fille d'une courtisane atteint l'âge de puberté, sa mère doit réunir un certain nombre de jeunes gens ayant, à quelques années près, même âge qu'elle, même caractère et même éducation, et leur faire part de son intention de la donner pour un mariage d'un an à celui qui lui fera des présents qu'elle indiquera.

Ensuite, pour enflammer leurs désirs par la difficulté et l'inconnu, elle tiendra sa fille en charte privée jusqu'à ce qu'il se présente un preneur aux conditions spécifiées.

Si le plus offrant reste au-dessous de ses demandes, elle fait elle-même l'appoint, en secret, de telle sorte que le fiancé paraisse avoir donné tout ce qui était demandé.

Ou bien elle peut laisser sa fille se marier elle-même dans le privé et comme à son insu et dire ensuite que, l'ayant appris après coup, elle n'a pu consentir.

La fille doit aussi attirer à elle les fils des habitants riches qui ne sont point de la connaissance de sa mère; elle se rencontrera avec eux aux cours de chant, aux concerts et chez les particuliers; puis elle fera demander à sa mère par une amie ou une suivante l'autorisation de s'unir à l'homme qu'elle préfère.

Quand la fille d'une courtisane est ainsi donnée à un homme, elle reste avec lui une année au bout de laquelle le mariage cesse et la femme devient libre.

Mais si, dans la suite, quand elle est engagée avec d'autres hommes, son premier mari la prie de temps en temps de le venir voir, elle doit, sans avoir égard au gain qu'autrement elle ferait dans le moment, aller passer la nuit avec lui.

Ce qui précède s'applique également aux filles des bayadères ; leur mère doit leur donner pour premier mari un homme qui pourra lui être utile de plusieurs manières (a).

Quand une jeune fille attachée depuis l'enfance au service d'une maison devient pubère (b), son maître doit la tenir renfermée loin de tous les yeux, et quand des hommes qui l'ont connue auparavant s'enflammeront de désirs pour elle à cause de la difficulté de la voir, il l'accordera en mariage à l'un d'eux qui pourra lui donner bonheur et richesse.

(a) Il est d'usage dans l'Orient que les courtisanes donnent ou plutôt vendent ainsi leurs filles pour un mariage temporaire au moment où elles deviennent nubiles. Sur la côte de Coromandel, dans les villes anglaises et françaises, les femmes des pariahs vendent ainsi leurs filles au moment de la puberté, le prix varie de 50 à 400 francs ; l'acheteur les garde aussi longtemps qu'il le veut. Le plus souvent c'est un capitaine au long cours qui fait un court séjour ; quelquefois c'est un célibataire fixé dans le pays et auquel la femme donne des enfants et s'attache.

(b) Sans doute la fille d'un domestique indigène, née dans la maison et adoptée. En général, en Orient, le mariage affranchit une jeune fille ; en Chine, le maître a l'obligation de la marier quand le moment est venu.

## CONCLUSION

### I. — ÉROTISME SACRÉ CHEZ LES HINDOUS, LES GRECS

#### ET LES SÉMITES

La connaissance de l'œuvre Vatsyayana permettra de classer sûrement les poèmes hindous que les uns considèrent comme mystiques et les autres comme purement érotiques. Le modèle le plus parfait de ces écrits est le *Gita Govinda* ou le *Chant du Berger*, par Jahadéva. Chose remarquable, on y retrouve l'application des règles tracées par notre auteur. La confidente de Radha déploie les qualités exigées des intermédiaires et des messagers d'amour et agit suivant les principes du titre X, rôle de l'Entremetteuse. De même Radha se comporte comme il est dit au sujet des disputes entre amants et des raccommodements au chapitre vi du titre III et au chapitre III du titre XI. Il n'y a pas jusqu'aux points tracés par les dents (chapitre III du titre III) qui ne se voient dans le poème. Cette remarque historique et l'abondance des images naturalistes dans le *Gita Govinda*, à l'exclusion des comparaisons empruntées à la nature morale qui se lisent fréquemment dans le *Ramayana*, ne peuvent laisser aucun doute sur son caractère exclusivement érotique ; c'est, plutôt que du mysticisme, un érotisme sacré destiné à faire du dieu le favori, l'idole d'un peuple sensualiste ; c'est évidemment le caractère de toute la poésie krisnaïste ; et, comme dans l'Inde, la poésie se confond avec la doctrine et le culte, on peut déjà en tirer une conséquence essentielle sur la nature du krisnaïsme : celle-ci est évidemment tout l'opposé du bouddhisme, son

frère ennemi et plus encore du christianisme qui, sous le rapport des mœurs, a gardé la tradition sémitique conforme à la sévérité mazdéenne. Cette considération conduit à une autre conséquence, c'est qu'il est presque superflu de discuter sur la priorité des deux religions krishnaïque et chrétienne, comme l'ont fait Jacolliot et Mgr Laouénan, puisque ces deux religions diffèrent radicalement pour le fond de la doctrine, pour les mœurs de leurs adeptes et pour la vie et les exemples de leurs fondateurs. C'est là un point de la plus haute importance et qui nous conduit à donner comme complément obligé de notre travail une traduction des chants de Jahadéva. Pour continuer notre comparaison de la morale des Brahmes avec celle des Payens et des Mazdéens ou Sémites, nous y ajouterons un parallèle du chant du *Gita Govinda* avec le récit poétique de la *Mort d'Adonis* et avec le *Cantique des Cantiques*. Indiquer les contrastes, entre les poésies sacrées correspondantes des trois races, est le meilleur moyen de faire ressortir les différences entre leurs génies, leurs tempéraments et leurs tendances.

Ce qui domine dans le *Gita Govinda*, c'est le naturalisme, la grâce et la grandeur, voire même l'exubérance des images ; c'est le reflet d'un climat et d'une contrée où les règnes végétal et animal sont tout puissants. C'est l'absence presque complète de spiritualisme et même d'idéalisme. Sous ce dernier rapport la poésie du *Gita Govinda* est inférieure à celle des Védas. On y sent l'abaissement du génie aryen déjà alourdi par l'action séculaire du climat torride de l'Inde et abatardi par les compromissions matérialistes et idolâtriques des brahmes aryens avec les indigènes de civilisations inférieures. La grande physiolâtrie des Védas est altérée au point d'être méconnaissable. Le rôle honorable de la femme dans la famille aryenne primitive s'est perdu, elle n'est plus que l'instrument du plaisir. C'est le rôle de Radha dans ses rapports avec Govinda, celui-ci est en réalité le seul héros du poème ; tout s'y rapporte à lui, à son plaisir, à sa glorification.

C'est jusqu'à un certain point l'inverse dans l'érotisme sacré des

Grecs. Les mythes de Pysché et d'Adonis exaltent plutôt les déesses, reines de la beauté. Le culte d'Adonis n'est qu'une partie, un épisode de celui de Vénus. Il devait être double en raison de sa provenance syrienne, car les Assyriens confondaient dans leur adoration les énergies mâle et femelle et quelquefois donnaient la prééminence à la dernière. De là l'union de Vénus et d'Adonis dans des hymnes mythologiques où les Grecs ont apporté leur idéal de grâce et de légèreté. Ces qualités du génie aryen sont le charme du petit poème de Bion, comme en général de toute la littérature grecque.

La littérature sémitique a un caractère tout différent. Ce qui y domine, c'est la beauté morale et la conception sévère. Sans doute elle emprunte de fortes images à la grande nature, aux montagnes, aux fleuves, à la mer, au ciel; mais son idéal est plutôt la justice, la bienfaisance, la sagesse, Dieu; ce qui, malgré un patriotisme exclusif et même haineux, fait la supériorité de sa poésie, même sur les Védas. Ses principales qualités sont la sobriété, la vigueur et la passion. Elles se trouvent jusque dans le *Cantique des Cantiques*, le seul poème érotique des Sémites. Contrairement à ce qui a lieu pour le *Gita Govinda* et l'*Hymne à Adonis*, ce poème est l'exaltation d'une femme. Et, bien que par ses termes elle ne se lie en rien à la religion et qu'elle soit plus réellement passionnée que le poème indien et le poème grec, cette composition est tellement chaste par l'expression qu'on a pu, sans parti pris, la prendre pour un entretien mystique de Salomon avec la sagesse, ou du Christ avec l'Église.

A la suite de ces appréciations nous donnons les traductions du *Gita Govinda*, de l'*Hymne à Adonis* et du *Cantique des Cantiques*. Après les avoir lus, on pourra se reporter à ces réflexions préliminaires pour en vérifier la justesse et peut-être même pour en étendre la portée.

## — GITA GOVINDA (LE CHANT DU BERGER), POÈME DE JAYADÉVA

« Des nuages obscurcissent le ciel, les noirs Tamalas assombrissent les bois ; le jeune homme perdu dans la forêt doit prendre peur des ténèbres de la nuit. Va, ma fille, amène sous notre toit hospitalier le voyageur qui peut s'égarer. »

Tel fut l'ordre de Nanda, le pasteur riche en troupeaux ; c'est ainsi que naquit l'amour de Radha et de Ma'dhava (*a*) qui tantôt folâtrait sur les rives de la Yamuna (*b*), tantôt se retirait sous le berceau mystérieux de verdure, son asile favori.

Si ton âme est charmée par l'aimable souvenir d'Heri (*c*), ou sensible aux ravissements de l'amour, écoute la voix de Jayadéva dont les accents sont pleins à la fois de douceur et d'éclat.

O toi qui reposes sur le sein de Camala (*d*), dont les oreilles étincellent des feux des pierres précieuses, dont les cheveux sont bouclés avec les fleurs sylvestres ; toi à qui l'astre du jour emprunte son éclat, qui as échappé au souffle empoisonné de Caliga (*e*) qui as rayonné comme le soleil sur la tribu de Yadu florissante comme le lotus (*f*), qui as traversé les airs porté sur le plumage resplendissant de Garuda (*g*), dont la victoire sur les démons combla de joie l'assemblée des immortels ; toi pour qui la fille de Janaka se para magnifiquement ; qui triomphas de Dushana ; dont l'œil brille comme le lys aquatique ; qui as donné l'existence aux trois mondes ; qui as sucé le nectar des lèvres radieuses de Pedma, comme

(*a*) Un des noms de Krischna qui signifie le Grand Dieu.

(*b*) La Yamuna, aujourd'hui la Jumna, affluent sacré du Gange, qui longtemps a fait la limite de la patrie Aryenne dans l'Inde.

(*c*) Nom de Vichnou dont Krischna est une incarnation. Krischna, proscrit, fut tout enfant, porté secrètement à Nanda, qui l'éleva dans sa cabane.

(*d*) Déesse d'amour.

(*e*) Serpent, sorte d'Hydre de Lerne que Krischna châtia.

(*f*) Tous les frères et cousins de Krischna.

(*g*) Garuda, oiseau céleste, messenger des dieux.

le Chacora qui se balance boit les rayons de la lune ; victoire à toi, ô Heri, seigneur de la conquête !

Radha le cherchait en vain depuis longtemps, hors d'elle-même, en proie à la fièvre du désir ; pendant la matinée printanière, elle errait entre les Vasantis entrelacés et fleuris, quand sa confidente lui parla ainsi avec la gaieté du jeune âge :

« Le vent qui se jouait entre les beaux girofliers souffle maintenant des Himalayas ; les voûtes de la forêt retentissent des chants du cocila et du bourdonnement des essaims d'abeilles. C'est le moment où les jeunes filles dont les amants sont en voyage ont le cœur percé de douleur, tandis que les fleurs du bacul s'épanouissent dans les touffes pleines d'abeilles. Le tamala, avec ses feuilles noires et odorantes, prélève un tribut sur le porte-musk qu'il écrase, et les fleurs en grappe du palasa ressemblent aux ongles de Kama qui déchirent les jeunes cœurs. Le césara pleinement épanoui resplendit comme le sceptre de l'Amour roi du monde ; et le thyrsa à pointe acérée du cétaka rappelle les traits qui blessent les amants. Regardez les touffes de fleur de patali couvertes d'abeilles et semblables au carquois de Smara (a) plein de dards, tandis que la tendre fleur du caruna sourit de voir tout l'univers dépouillant la honte (s'abandonnant ouvertement à l'amour). Le modhavi qui embellit de ses fleurs odorantes au loin les arbres qu'il enlace, et les riches parfums de la fraîche mallika énamourent jusqu'aux cœurs des ermites. Les gaies lianes du grimpeur Atimuckta enserrant l'arbre d'Amra aux tresses flamboyantes et la Yamuna aux flots bleus entoure de ses circuits les bosquets fleuris de Vrindavans. Dans cette saison enivrante qui rend la séparation si cruelle aux amants, le jeune Heri folâtre et danse avec une troupe de jouvencelles. Une brise pareille au souffle de l'amour venant des fleurs odorantes de cétaka enflamme tous les cœurs en parsemant les bois de la poussière féconde qu'elle arrache aux boutons demi-ouverts de Malika ; et le cocila redouble les accords de

( eua i ) d'amour.

sa voix, lorsqu'il voit les fleurs briller sur l'aimable Rasala (a).

Radha, piquée de jalousie, resta muette.

Peu après, son officieuse amie, apercevant l'ennemi de Mura (b) dans le bois, enflammé par les caresses et les baisers que lui prodiguaient les filles des bergers avec lesquelles il dansait, s'adressa de nouveau à l'amante qu'il oubliait.

Avec une guirlande de fleurs sylvestres descendant jusqu'au manteau jaune qui couvre ses membres azurés, le sourire aux lèvres, les joues brillantes, les oreilles étincelantes de l'éclat de leurs pendants agités, Hery est transporté de joie au milieu de ses filles.

L'une le presse contre ses seins dressés, en chantant d'une voix exquise ; l'autre, fascinée par un seul de ses regards, reste immobile en contemplation devant le lotus de sa face. Une troisième, sous prétexte de lui dire un secret à l'oreille, touche ses tempes et les baise avec ardeur. Une autre le tire par son manteau et l'entraîne vers un berceau d'élégants vanjulas qui étendent leurs bras au-dessus des eaux de la Yamuna. Il en applaudit une qui danse au milieu du cercle folâtre, en faisant résonner ses bracelets et battant la mesure avec ses mains. Tantôt il distribue en même temps des caresses à une jeune fille, des baisers à une autre et de gracieux sourires à une troisième ; tantôt il s'attache passionnément à une seule dont la beauté l'a entièrement subjugué. Ainsi le folâtre Hery s'ébat, dans la saison des fleurs et des parfums, avec les filles de Vraja qui se précipitent avides de ses embrassements, comme s'il était le plaisir lui-même sous une forme humaine. Et l'une d'elles, sous prétexte de chanter ses divines perfections, lui murmure à l'oreille : « Tes lèvres, ô mon bien-aimé, sont du nectar. »

(a) Pour cette entrée en scène, le poète a emprunté son tableau à l'action de la nature végétale sur nos sens, action très puissante dans l'Inde à cause de l'éclat des couleurs et de l'énergie des odeurs et des parfums. La même idée a été appliquée par plusieurs poètes et romanciers et tout particulièrement par Emile Zola dans : *La faute de l'abbé Gérard*.

(b) Krischna triompha de Mura, gigantesque Assoura.

Radha reste dans la forêt ; mais irritée de ce que Krischna cède ainsi à toutes les séductions et oublie sa beauté naguère pour lui sans rivale, elle se retire sous une voûte de plantes entrelacées, éblouie par la musique des essaims dérobant leur doux butin ; là elle tombe défaillante et adresse cette plainte à sa compagne :

**Bien que loiz de moi il s'égaro en caprices divers et qu'il sourie à toutes les belles, mon âme est pleine de lui ; lui dont le chalumeau enchanteur module des accords qu'adoucit encore le nectar de ses lèvres tremblantes, tandis qu'à ses oreilles pendent des pierres précieuses du plus bel éclat et que son œil lance la flamme amoureuse ; lui dont la chevelure porte entre ses tresses des plumes de paon qui resplendissent de lunes multicolores ; dont le manteau resplendit comme un nuage d'un bleu sombre illuminé par l'arc-en-ciel ; lui dont le gracieux sourire donne une rougeur plus vive à ses lèvres brillantes et douces comme la feuille humide de rosée, tendres et vermeilles comme la fleur du Bandhujiva (a) ; qui tressaille sous les ardents baisers des jeunes bergères ; lui qui éclaire les ténèbres par les rayons que dardent les bijoux qui ornent sa poitrine, ses poignets et ses chevilles ; au front duquel brille un petit cercle de bois de sandal qui éclipse même la lune perçant entre les nuages irradiés ; lui dont les pendants d'oreilles sont formés chacun d'une seule pierre précieuse présentant la forme qu'a le poisson Macar sur l'étendard de l'amour (b) ; lui, le dieu à la robe jaune, auquel font cortège les chefs des dieux, des hommes saints et des esprits (démons) ; lui qui repose étendu à l'ombre d'un beau adamba ; qui naguère me ravissait par la cadence harmonieuse de sa danse gracieuse alors que toute son âme rayonnait dans ses yeux. Mon faible esprit énumère ainsi ses qualités et, quoique offensé, s'efforce d'oublier son injure. Comment ferait-il autrement ? Il ne peut se détacher de sa passion pour Krischna dont d'autres jeunes filles provoquent l'amour et qui s'ébat avec elles en l'absence de Radha. O mon amie ! amène ce vainqueur du**

(a) Bandhujiva, l'ère mystique du monde actuel.

(b) L'étendard de l'amour porte ce poisson.

démon Cési, pour se divertir avec moi ; je ne pense qu'au berceau de verdure, notre asile secret ; je regarde anxieuse de tous les côtés et mon imagination amoureuse est toute pleine de sa divine transfiguration ; lui qui naguère m'adressait les paroles les plus tendres, amène-le ici pour converser avec moi qui, timide et rougissante, lui parle avec un sourire doux comme du miel. Lui qui naguère était sur mon sein, amène-le pour reposer sur un frais lit de feuilles vertes où, l'enlaçant de mes bras, je boirai la rosée de ses lèvres ; lui qui a une habileté consommée dans l'art de l'amour, qui avait coutume de presser de sa mainces appas fermes et délicats, amène-le pour partager les jeux de son amante dont la voix rivalise avec celle du cocila et dont les tresses de cheveux sont liées avec des fleurs qui ondulent ; lui qui autrefois entourait autour de son bras les tresses de mes cheveux pour m'êtreindre plus étroitement, amène-le vers moi dont les pieds, dans leurs mouvements, retentissent harmonieusement du son de leurs anneaux, dont la ceinture résonne quand elle s'élève et s'abaisse tour à tour, dont les membres sont délicats et souples comme des lianes. Ce dieu dont les joues sont embellies par le nectar de ses sourires, dont le tendre chalumeau distille le miel, je l'ai vu dans le bosquet, entouré des filles de Vraja qui le guignaient du coin de l'œil, et en faisaient leurs délices ; malgré mon dépit, sa vue me charmait. Doux est le zéphir qui près de lui ride cet étang pur, et fait éclore les fleurs tremblantes de l'Asoka tournant. Il est doux aussi pour moi quoiqu'il m'apporte aussi le chagrin de l'absence de l'ennemi de Madhu. Délicieuses sont les fleurs de l'arbre Amra au sommet d'un mamelon alors que les abeilles poursuivent avec un doux murmure leur tâche voluptueuse ; elles sont délicieuses aussi pour moi quoiqu'elles m'apportent le chagrin, ô mon amie, en l'absence du jeune *Césara* (a).

A ce moment, l'exterminateur de Cansa (b), ayant rappelé à son souvenir l'aimable Radha, oublia les belles filles de Vraja ; il la

(a) Césara, nom de Krischna.

(b) Cansa (ou Concha ou Lança), oncle de Krischna, couvert de crimes.

rechercha dans toutes les parties de la forêt ; l'ancienne blessur qui lui avait faite la flèche de l'amour se rouvrit ; il se repentit de sa légèreté et, assis dans un bosquet sur le bord de la Yamuna, la fille bleue du soleil, il y exprima ainsi ses regrets :

« Elle est partie ; — sans doute elle m'a vu entouré des folâtres bergères ; maintenant, pénétré de ma faute, je n'ose pas m'opposer à sa fuite. Blessée de l'affront reçu, elle est partie en colère. Vers quel lieu a-t-elle dirigé ses pas ? Quel cours donnera-t-elle à son ressentiment d'une aussi longue séparation. A quoi me servent les richesses ? Que me fait une armée de serviteurs ? De quel prix sont pour moi tous les plaisirs de ce monde ! Quelle joie peut me donner ma demeure céleste ?

Je crois la voir les sourcils contractés par un juste courroux. Son visage ressemble à un frais lotus sur lequel s'agitent deux noires abeilles. Son image est si vive dans mon esprit que maintenant même je la caresse avec ardeur. »

« Pourquoi la chercher dans ce bois ? Pourquoi préférer des plaintes stériles ? O fille svelte, la douleur, je le sais, a détourné de moi ton tendre sein ; mais j'ignore où tu as fui. Comment t'inviter au retour ? Tu m'apparais dans une vision ; tu sembles venir à moi. Mais pourquoi ne te jettes-tu pas, comme autrefois, dans mes bras ?

« Pardonne-moi ; je ne te ferai plus jamais pareille injure. Accorde-moi seulement un soupir, ô aimable Rhadica ; car je succombe à mon tourment. Ne vois pas en moi le terrible Mahésa (a). Une guirlande de lys aquatiques orne mes épaules de ses tours délicats ; les bleues pétales de lotus des champs brillent sur mon cou ; ce n'est point la tache bleue d'un poison (b). Mes membres sont frottés de poudre de sandal et non de cendres funéraires.

« O dieu de l'amour, ne me prends pas pour Mahadeva (c). Ne me fais pas une nouvelle blessure ; ne viens pas vers moi irrité. Je

(a) Mahesa, nom de Siva, que l'Amour prenait pour but de ses flèches.

(b) Allusion au poison qu'avait avalé Siva.

(c) Grand dieu, nom de Siva, qui était frotté de cendres funéraires.

n'aime déjà qu'avec trop de passion, et cependant j'ai perdu ma bien-aimée !

« Ne prends pas dans ta main cette flèche empennée avec une fleur de l'arbre Amra ! Ne bande pas ton arc vainqueur du monde. Mon cœur est déjà percé de traits que décochent les yeux de Radha noirs et fendus comme ceux de l'Antipole. Cependant je ne jouis point de sa présence. Ses yeux sont des carquois pleins de dards, ses sourcils des arcs et les pointes de ses oreilles des cordes de soie (pour lier). Ainsi armée par Ananga, le dieu du désir, elle marche, déesse elle-même, à la conquête de l'univers (a). Tout entier à elle, je ne rêve qu'à sa délicieuse étreinte, à l'éclair éblouissant de ses yeux, à l'odorant lotus de sa bouche, au nectar de son doux parler, à ses lèvres rouges comme les baies du Bimba ; cet ensemble de merveilles qui remplit mon esprit, loin de calmer ma douleur de son absence, la rend plus vive.

« La messagère de Radha trouva le dieu désolé, sous des vaniras qui ombrageaient la rive de la Yamuna. Se présentant à lui avec grâce, elle lui décrivit en ces termes l'affliction de sa bien-aimée :

« Elle rejette loin d'elle l'essence du bois de sandal ; jour et nuit, et même pendant le clair de lune, gisant morne et immobile, elle couve son noir chagrin ; elle dit que le zéphyr de l'Himalaya est empesté et que les bois de sandal sur lesquels il a passé sont le repaire des serpents venimeux.

« Ainsi, ô Mahadéva, en ton absence, elle ne peut supporter la cuisante douleur de la blessure que lui a faite le trait de l'amour. Son âme est fixée sur toi. Le désir la transperce sans cesse de nouvelles flèches ; entrelaçant des feuilles de lotus, elle compose une armure pour son cœur dont tu devrais être la seule cuirasse. Elle forme sa couche des fragments des flèches décochées contre elle par Kama ; ils ont remplacé les douces fleurs sur lesquelles elle aimait à reposer entre tes bras. Son visage est comme un lys aquatique voilé par une rosée de larmes, et ses yeux paraissent comme

(a) *Incessu patuit dea* (Virgile).

les lunes qui laissent tomber leurs flots de nectar quand, dans l'éclipse, elles se débattent sous la dent du dragon furieux.

« Avec du musc elle te peint, avec les attributs du dieu aux cinq flèches qui vient de vaincre le Makar, ou bien sous la forme du requin armé d'une corne aiguë et d'une flèche ayant pour pointe une fleur d'Arma ; quand elle a tracé ainsi ton image, elle l'adore.

« O Madhéva, s'écrie-t-elle, je suis gisante à tes pieds, et en ton absence, la lune même, quoiqu'elle soit un vase plein de nectar, embrase les membres. » Alors, par la force de l'imagination, elle te voit devant elle, toi qu'il est si difficile de posséder. Tour à tour, elle soupire, sourit, se désole, pleure, marche successivement de tous les côtés, passe de la joie aux larmes, et des larmes à la joie. Elle a pour abri la forêt ; pour filets de défense, le cordon de ses suivantes ; ses soupirs sont la flamme d'un fourré auquel on a mis le feu ; elle-même, hélas ! par l'effet de ton absence, est devenue un timide faon (femelle du chevreuil), et l'amour est un tigre qui bondit sur elle comme Yama, le dieu de la mort. Son beau corps est si affaibli que, même la légère guirlande qui ondule sur sa gorge est pour elle un fardeau. Tel est, ô dieu à la brillante chevelure, l'état auquel ton absence a réduit Radha. Quand on répand sur son sein la plus fine poudre de sandal mouillée, elle tressaille comme si un poison la déchirait. Ses soupirs sans trêve forment un souffle ininterrompu et la brûlent comme la flamme qui réduit en cendres Candarpa. Elle jette tout autour d'elle les regards de ses yeux pareils à des lys d'eau bleus aux tiges brisées qui épanchent des rayons de lumière. Même son lit frais de tendres feuilles est pour elle un brasier. La paume de sa main soutient sa tempe brûlante et sans battement comme le croissant qui se lève à la chute du jour. « Heri, Heri », ton nom seul interrompt le silence dans lequel elle est plongée, comme si son destin était accompli, comme si elle mourait avec bonheur de ton absence. Elle dénoue les tresses de ses cheveux ; son cœur palpite avec violence ; elle profère des plaintes inarticulées ; elle tremble, elle languit, elle rêve ; elle ne

peut rester en place ; elle ferme les yeux, elle tombe, elle se relève, elle s'évanouit dans sa fièvre d'amour ; elle peut vivre, ô céleste médecin, si tu appliques le remède ; mais si tu es cruel, elle succombera à son mal. Ainsi, divin guérisseur, le nectar de ton amour rendra la vie à Radha. Tu ne peux le refuser à moins que tu ne sois plus dur que la pierre de la foudre. Son âme a longtemps souffert ; le bois de sandal, le clair de lune (a) et le lys aquatique qui rafraîchissent tous les autres, ont été pour elle comme des charbons ardents. Cependant elle médite (b) patiemment et en secret sur toi qui seul peux la soulager. Si tu es inconstant, comment pourra-t-elle, maintenant qu'elle n'est plus qu'une ombre, prolonger sa vie, même d'un seul moment ? elle que je viens de voir ne pouvant supporter ton absence, même pour un instant, comment ne sera-t-elle pas brisée par des soupirs, aujourd'hui que de ses yeux déjà presque fermés, elle regarde les branches empourprées du Kasala qui lui rappellent le printemps, cette saison qui a couronné ton amour pour elle.

« C'est ici que j'ai fixé ma demeure ; va promptement vers Radha ; apaise-la par mon tendre message et amène-la vers moi. »

Telle fut la réponse de l'ennemi de Madhu à la confidente qui attendait anxieusement ; elle s'empressa de retourner vers Radha et lui dit :

« Pendant que le tiède zéphyr souffle de l'Himalaya, portant sur ses ailes le jeune dieu du désir ; pendant que de nombreuses fleurs inclinent leurs pétales épanouies pour pénétrer le sein des amants séparés, le Dieu couronné de fleurs sylvestres, ô mon amie, se désespère de ton absence.

(a) Le froid produit par la réverbération des rayons de la lune pendant les nuits claires était un fait d'expérience déjà acquis à l'époque où écrivait Jahadéva. Arago en a donné le premier la théorie ou explication scientifique.

(b) Nous employons le mot méditer ici et ailleurs dans un sens différent de celui qu'il a généralement en français, parce nous ne pourrions sans périphrase rendre autrement le sens du mot indien qui veut dire : être en extase, ou en contemplation devant un objet et qu'on voit ou qu'on se représente par la pensée. Les Indiens méditent (sont en extase, par exemple, sur le nombril de Vishnou qu'ils se figurent par l'imagination.)

« Même les rayons de la lune, qui font naître la rosée, le brûlent ; et à mesure que le dard de l'amour s'enfonce dans son sein, il pousse des gémissements inarticulés, sa douleur ne connaît plus de bornes. Il ferme les oreilles aux doux murmure des abeilles ; son cœur est noyé de chagrin et chaque retour de la nuit double son tourment. Il abandonne son palais radieux pour la sauvage forêt où il a pour couche la terre humide, et balbutie continuellement ton nom sous le lointain berceau de verdure, but des pèlerins de l'amour. Il médite sur ta beauté, dans un profond silence qu'il n'interrompt que pour répéter quelque délicieuse parole qui autrefois coula de tes lèvres, source unique du nectar dont il est altéré. N'hésite pas, ô la plus aimable des femmes ; suis le seigneur de ton cœur. Vois-le avec les magnifiques ornements de l'amour, assoiffé d'un regard favorable de tes yeux, chercher l'asile ombreux désigné. Les cheveux noués avec des fleurs sylvestres, il se hâte vers le bosquet caressé par un doux zéphir sur la rive de la Yamuna ; là, prononçant ton nom, il joue de son divin chalumeau. Oh ! avec quel ravissement il regarde la poussière dorée qu'arrache aux fleurs épanouies le zéphir qui a baisé tes joues ! L'esprit abattu comme une aile qu'on traîne et faible comme une feuille qui tremble, il attend sans doute ton arrivée, les yeux anxieusement fixés sur le sentier que tu dois fouler. Quitte, ô mon amie, les anneaux qui résonnent à tes chevilles délicates dans ta danse légère ; jette rapidement sur tes épaules ton manteau azuré et cours au sombre berceau de verdure.

« Pour prix de ton empressement, ô toi qui luis comme l'éclair, tu brilleras sur la poitrine bleue de Murari semblable à un nuage printanier orné d'un cordon de perles pareilles à une volée de cygnes blancs fendant l'air. Belle aux yeux de lotus, ne trompe pas l'espoir du vainqueur de Madhu ; satisfais son désir ; mais va promptement. La nuit déjà venue passera elle-même rapidement. Il soupire sans cesse ; il tourne de tous les côtés ses regards impatients ; il rentre dans le bocage ; il peut à peine articuler ton doux nom ; il arrange de nouveau sa couche de fleurs ; il a l'œil hagard :

il délire ; ton bien-aimé va mourir de désir. Le dieu aux rayons éclatants disparaît dans l'Occident ; ta douleur de la séparation doit disparaître également. Les ténèbres de la nuit ont encore assombri les tristes pensées où se perd l'imagination passionnée de Govinda (a).

« Le discours que je t'ai adressé égale en longueur et en douceur le chant du Cocita. Si tu diffères, tu sentiras une souffrance insupportable. Saisis le moment pour goûter le plaisir délicieux en répondant à l'appel du fils de Devaci qui est descendu du ciel pour délivrer l'univers de ses maux ; c'est une pierre précieuse bleue brillant au front des trois mondes. Il est avide de sucer, comme une abeille, le miel du lotus odorant de ta joue.

Alors la jeune amie attentive voyant que, trahie par ses forces, Radha ne peut quitter le bouquet d'arbres enlacé de lianes fleuries, retourne vers Govinda qu'elle trouve affolé par l'amour et lui peint ainsi l'état dans lequel elle a laissé Radha :

« Elle se désespère, ô souverain du monde, dans son asile verdoyant ; elle regarde avidement de tous côtés dans l'espoir de ton arrivée ; alors empruntant de la force à la douce idée de la réunion promise, elle avance de quelques pas, puis tombe défaillante à terre. Quand elle s'est relevée, elle fait des bracelets avec des feuilles fraîches qu'elle entrelace ; elle revêt un habillement et des ornements pareils à ceux du bien-aimé, puis elle se regarde en riant et s'écrie : Voilà le vainqueur de Madhu ! Alors elle répète sans se lasser le nom de Heri et, avisant un sombre nuage bleu, elle lui tend les bras en disant : C'est le bien-aimé qui approche.

Ainsi, pendant que tu diffères, elle s'éteint dans l'attente, désolée, pleurant, mettant ses plus beaux ornements pour recevoir son seigneur, refoulant dans son sein ses violents soupirs ; puis, à force d'avoir l'esprit fixé sur toi, elle se noie dans une mer de décevantes chimères. Le froissement d'une feuille lui paraît le bruit de ton arrivée. Elle arrange sa couche, imaginant dans son esprit mille

(a) Govinda ; le pasteur, Krischna.

modes de plaisir ; si tu ne te rends pas près d'elle, elle mourra cette nuit de désespoir.

A ce moment la lune versait un filet argenté sur les bosquets de Vrindavan et paraissait une goutte de sandal liquide sur la face du ciel qui souriait comme une jeune beauté ; les nombreuses taches qui noircissent sa surface semblaient accuser ses remords d'avoir aidé les jeunes filles amoureuses à perdre l'honneur de leurs familles. Avec l'image d'un faon noir couché sur son disque, elle avançait dans sa course nocturne ; mais Mahadéva n'avait point encore dirigé ses pas vers la retraite de Radha ; éplorée, elle exhala cette plainte :

« Le moment assigné est venu et Heri, hélas ! ne se rend point au bosquet. Le printemps de ma jeunesse, à peine commencé, doit donc se passer ainsi dans l'abandon ! Où me réfugier, trompée comme je le suis par l'artifice de ma messagère ! Le dieu aux cinq flèches a blessé mon cœur et je suis délaissée par l'ami pour qui j'ai cherché, la nuit, les réduits les plus mystérieux de la forêt. Depuis que mes meilleurs amis m'ont trompée, je n'aspire plus qu'à mourir : mes sens sont bouleversés et mon sein en feu ; pourquoi, dès lors, rester en ce monde ? Le froid de la nuit printanière m'endolorit au lieu de me rafraîchir et de me soulager ; des jeunes filles plus heureuses que moi jouissent de mon bien-aimé, et moi, hélas ! je regarde tristement les pierres précieuses de mes bracelets noircis par la flamme de ma passion. Mon cou, plus délicat que la fleur la plus tendre, est meurtri par la guirlande qui l'entoure, car les fleurs sont les flèches de l'amour et il se fait un jeu cruel de les décocher. J'ai pris ce bois pour ma demeure, malgré la rudesse des arbres Vetas ; mais le destructeur de Madhu a perdu mon souvenir ! Pourquoi ne vient-il point au berceau des flambloyants Vanjulas désigné pour notre rendez-vous ? Sans doute, quelque ardente rivale l'enlace dans ses bras, ou bien des amis le retiennent par des joyeux divertissements. Sinon, pourquoi ne se glisse-t-il pas dans le bosquet à la faveur des ténèbres de la froide nuit ? Peut-être, à cause de la blessure reçue au cœur, est-il trop faible pour faire même un seul pas ! »

A ces mots, levant les yeux, elle voit sa messagère revenir silencieuse et triste, sans Madhava ; la crainte l'affolle, elle se le représente au bras d'une rivale et elle décrit ainsi la vision qui l'obsède :

« Vois, en déshabillé galant, les tresses de ses cheveux flottants comme des bannières de fleurs, une beauté plus attrayante que Radha, qui jouit du vainqueur de Madhu. Son corps est transfiguré par le contact de son divin amant ; sa guirlande s'agite sur sa gorge palpitante. Sa figure, semblable à la lune, est sillonnée par les nuages de sa noire chevelure et tremble de plaisir pendant qu'elle suce le nectar de ses lèvres ; ses pendants d'oreille étincelants dansent sur ses joues qu'ils illuminent, et les clochettes de sa ceinture tintent dans ses mouvements. D'abord pudiquement timide, elle sourit bientôt au dieu qui l'entoure de ses bras et la volupté lui arrache des sons inarticulés, pendant qu'elle nage sur les flots du désir, fermant ses yeux éblouis par la flamme de Kama qui la consume. Et voici que cette héroïne des combats amoureux tombe épuisée et réduite à merci par l'irrésistible Mahadéva. Mais, hélas ! le feu de la jalousie me dévore et la lune lointaine qui dissipe les chagrins des autres mortels double le mien.

« Vois encore là-bas l'ennemi de Mura, tout entier au plaisir dans le bosquet que baigne la Yamuna ! Vois-le baiser la lèvre de sa rivale et coller à son front un ornement de musc pur, noir comme la jeune Antilope qui se dessine sur le disque de la lune. Maintenant, comme l'époux de Reti, il entremêle à sa chevelure des fleurs blanches qui brillent entre les tresses comme les éclairs entre les nuages ondulés. Sur les globes de ses appas, il place un cordon de pierres précieuses qui y brillent comme de radieuses constellations sur deux firmaments. A ses bras arrondis et gracieux comme les tiges du lys aquatique et ornées de mains luisantes comme les pétales de sa fleur, il met un bracelet de saphyrs semblable à une grappe d'abeilles. Ah ! vois comme il attache autour de sa taille une riche ceinture illuminée par des clochettes d'or qui, lorsqu'elles résonnent, semblent se rire de l'éclat bien inférieur

des guirlandes de feuilles que les amants suspendent aux berceaux mystérieux pour se rendre propice le dieu du désir. Couché à son côté, il place le pied de cette belle sur sa poitrine brûlante et la teint de la rouge couleur du Yavaca. Vois-le, mon amie ! Et moi, qu'ai-je fait pour passer ainsi mes nuits sans joie dans la forêt impénétrable, pendant que l'infidèle frère de Haladhera étreint ma rivale ?

« Pourtant, ô ma compagne, ne va pas te désoler de la perfidie de mon jeune infidèle ! Est-ce ta faute s'il se livre à l'amour avec une troupe de jeunes filles plus heureuses que moi ? Vois comme mon âme, subjuguée par ses charmes irrésistibles, brise son enveloppe mortelle et se précipite pour s'unir au bien-aimé ! Celle dont jouit le dieu couronné de fleurs s'abandonne sur un lit de fleurs à *lui*, dont les yeux folâtres ressemblent aux lys d'eau agités par la brise. Près de lui, dont les paroles sont plus douces que l'eau de la source de vie, elle ne ressent point la chaleur du vent brûlant de l'Himalaya. Elle ne souffre point des blessures faites par Kama quand elle est près de lui, dont les lèvres sont des lotus d'un rouge éblouissant. Elle est rafraîchie par la rosée des rayons de la lune lorsqu'elle est couchée avec lui, dont les mains et les pieds brillent comme des fleurs printanières. Aucune rivale ne la trompe, pendant qu'elle joute avec lui, dont les ornements étincellent, comme l'or le plus éprouvé. Elle ne s'évanouit pas par l'excès du plaisir en caressant ce jeune dieu qui surpasse en beauté les habitants de tous les mondes. O zéphir, qui viens des régions du sud saturé de poussière de sandal souffler d'amour, sois-moi propice, ne fût-ce qu'un instant : apporte-moi sur tes ailes mon bien-aimé et ensuite prends ma vie. L'amour me perce de nouveau des traits de ses yeux pareils aux bleus lys d'eau et me tue ; et en même temps que la trahison de mon bien-aimé me déchire le cœur, mon amie devient l'ennemi (pour m'avoir trompée) ; le frais zéphir qui rafraîchit me brûle comme du feu et la lune qui distille le nectar me verse le poison. Apporte-moi la peste et la mort, ô vent de l'Himalaya ! Prends ma vie avec tes cinq flèches ! ne m'épargne

point; je ne veux plus habiter sous le toit paternel. Reçois-moi dans les flots d'azur, ô sœur Yama (la Yamuna), pour éteindre l'incendie de mon cœur. »

Transpercée des flèches de l'amour, elle passa la nuit dans l'agonie du désespoir. A l'aube matinale, quand elle vit son amant à ses pieds implorant son pardon, elle le repoussa par ces reproches :

« Hélas ! hélas ! va-t'en Madhava ! éloigne-toi, ô Cesara ; ne tiens point un langage menteur ! retourne vers celle qui te captive, ô dieu à l'œil de lotus ! Te voilà, les yeux abattus, rouges de la veillée prolongée sans repos pendant toute une nuit de plaisir et souriant encore de ton amour pour ma rivale. Tes dents, ô jeune dieu aux membres azurés, sont devenues bleues comme ton corps dans les baisers que tu as imprimés sur les yeux de ta favorite teints d'un lustre de bleu sombre, et tes membres, dans le combat amoureux, ont été marqués de points dont l'ensemble forme une lettre de conquête écrite sur des saphirs polis avec de l'or liquide (a). Ta puissante poitrine, sur laquelle est imprimé le large lotus de son pied, revêt de ses parois intérieures comme d'une enveloppe de feuilles rouges, l'arbre agité de ton cœur. La pression de ses lèvres sur les tiennes me déchire jusqu'au fond de l'âme. Ah ! comment peux-tu dire que nous ne faisons qu'un, quand nos cœurs diffèrent si étrangement. Ton âme, ô dieu à la couleur sombre, trahit au dehors sa noirceur. Comment as-tu pu tromper une jeune fille qui, en se fiant à toi, brûlait de la fièvre de l'amour. Tu éres dans les forêts comme les fauves et les femmes sont ta proie. Quoi d'étonnant ! Dès l'enfance tu fus méchant et tu donnas la mort à la nourrice qui t'avait allaité. Puisque ta tendresse pour moi, dont ces forêts même s'entretenaient, s'est maintenant évanouie, et puisque ta poitrine marquée de lignes rouges est embrasée par ton ardente passion pour elle et menace d'éclater, ta vue, ô trompeur, me fait, dois-je l'avouer, rougir de ma tendresse pour toi. »

(a) Ce monologue rappelle les règles de Vatsyayana sur les pressions, les marques des dents, etc.

Après avoir invectivé son amant, elle s'était assise, noyée de larmes, et, silencieusement, elle méditait sur ses attraits divins ; alors sa compagne la reprit doucement :

« Il est parti ! l'air léger l'a emporté. Quelle satisfaction, ô mon amie, goûteras-tu maintenant dans ta demeure ? Cesse, femme ranceuse, ton courroux contre le beau Ma'dhava. Pourquoi porter tes mains égarées sur ces beaux vases ronds, amples et murs comme le doux fruit de l'arbre Ta'a ? Que de fois, jusqu'à ce dernier instant, ne t'ai-je pas répété : « N'oublie pas Heri au teint resplendissant ! » Pourquoi te désoler ainsi ? Pourquoi pleurer affolée, alors que tu es entourée de jeunes filles qui rient joyeusement. Tu as composé ta couche de tendres fleurs de lotus ; que ton amant vienne charmer ta vue en s'y reposant ! Que ton âme ne s'abîme point dans la douleur ; écoute mes conseils qui ne cachent aucune tromperie. Laisse Cesara venir près de toi. Parle-lui avec une douceur délicieuse et oublie tous tes griefs. Si tu réponds par des duretés à sa tendresse ; si tu opposes un orgueilleux silence à ses supplications quand il s'efforce de conjurer ta colère par les plus humbles prostrations ; si tu lui témoignes de la haine alors qu'il t'exprime un amour passionné ; si, quand il est à genoux devant toi, tu détournes de lui avec mépris ton visage, les causes cesseront de produire leurs effets ordinaires ; la poussière de sandal dont tu te saupoudres sera pour toi un poison ; la lune aux frais rayons, un soleil brûlant ; l'humide rosée, un feu qui consume ; et les transports de l'amour, les spasmes de l'agonie.

L'absence de Ma'dhava fut courte ; il retourna vers sa bien-aimée dont les joues étaient enflammées par le souffle brûlant de ses soupirs ; sa colère avait diminué sans cesser entièrement ; elle éprouva toutefois une joie secrète de son retour. Les premières ombres de la nuit cachant sa confusion, elle tenait les yeux pudiquement fixés sur ses compagnes pendant qu'il implorait son pardon avec les accents du repentir :

« Dis seulement un mot de bonté et les éclairs de tes dents étincelante dissiperont la nuit de mes craintes. Mes lèvres tremblantes

sont, comme le *Chacora* altéré, avides de boire les rayons de la lune de tes joues. O ma bien-aimée, naturellement si bonne, renonce à ton injuste ressentiment. A ce moment le feu du désir me consume. Oh ! accorde-moi de sucer avec ardeur le miel du lotus de ta bouche. Ou, si tu es inexorable, donne-moi la mort en me perçant des dards de tes yeux effilés ; enchaîne-moi de tes bras et assouvis sur moi ta vengeance. Tu es ma vie, ma parure, la perle de l'océan de ma naissance mortelle. Oh ! rends-moi ton amour et ma reconnaissance sera éternelle. Tes yeux que la nature a faits semblables aux bleus lys d'eau sont devenus dans ta colère pareils aux pétales du lotus écarlate ; teins de leur rougeur qui disparaîtra ainsi, mes membres sombres afin qu'ils reluisent comme les flèches de Kama qui ont pour pointe une fleur. Pose ton pied sur mon cœur comme une large feuille qui l'ombrage contre le soleil de ma passion dont je ne puis supporter les rayons du feu.

« Etends un cordon de pierres précieuses sur tes tendres appas ; fais retentir les clochettes d'or de ta ceinture pour proclamer (comme le tambour qui bat pour un annonce) le doux édit de l'amour. Invite-moi par d'aimables paroles, ô jeune fille, à teindre en rose avec le jus de l'Alakbaka ces beaux pieds qui doivent faire rougir de honte jalouse l'éblouissant lotus des champs. Ne doute plus de mon cœur qui, tout tremblant, ne bat plus que pour t'être éternellement attaché. Ton visage est brillant comme la lune quoiqu'il distille le poison du désir qui affole ; que tes lèvres de nectar soient le charmeur qui seul peut endormir le serpent ou fournir une antidote contre son venin. Ton silence m'afflige ; oh ! fais-moi entendre la musique de ta voix et étanche mon ardeur par ses doux accents.

« Renonce à ta colère, mais non à un amant qui surpasse en beauté les fils des hommes et qui est à tes pieds.

« O toi, souverainement belle entre toutes les femmes, tes lèvres sont une fleur du bandhujiva ; la pourpre du madhura flamboyant rayonne sur ta joue ; ton œil éclipse le lotus bleu ; ton nez est un bouton de tila. L'ivoire de tes dents surpasse en blancheur

la fleur du chanda. C'est à toi que le dieu aux flèches de fleurs emprunte les pointes de ses traits pour subjuguier l'univers. Assurément tu es descendue du ciel, ô beauté idéale, avec une suite de jeunes déesses dont tu réunis dans ta personne tous les charmes divers. »

Quand il eut parlé ainsi, la voyant apaisée par ses hommages soumis, il se rendit à la hâte dans un galant costume au vert berceau. La nuit couvrait de son voile tous les objets et l'amie de Radha, en la parant de ses ornements radieux, l'encourageait ainsi :

« Obéis, aimable Radha, obéis à l'appel à l'ennemi de Madhu ; son discours était élégamment composé de douces phrases ; il s'est prosterné à tes pieds, et maintenant il se hâte vers sa couche délicieuse sous la voûte des vanjulas entrelacés. Attache à tes chevilles tes anneaux étincelants et va-t'en d'un pas léger comme Marala qui se nourrit de perles. Enivre ton oreille ravie des doux accents de Heri, fête l'amour pendant que les tendres cocilas, chantant harmonieusement, obéissent aux douces lois du dieu aux flèches de fleurs. Ne diffère plus : vois toutes les tribus de plantes élancées qui inclinent du côté du mystérieux berceau leurs doigts formés de feuilles nouvelles agitées par le vent ; elles te donnent le signal du départ. Interroge ces deux mamelons qui palpitent mouillés par les pures gouttes coulant de la guirlande de ton cou et les boutons qui, sur leur sommet se dressent à la pensée du bien-aimé ; ils te disent que ton âme s'élance aux combats de l'amour ; marche, ardent guerrier, marche vaillamment au son des clochettes de ta parure qui retentissent comme une musique belliqueuse. Emmène avec toi ta suivante favorite, croise avec sa main tes doigts longs et doux comme les flèches de l'amour ; hâte tes pas et, par le bruit de tes bracelets, annonce ton arrivée à ce jeune dieu, ton esclave, qui s'écrie :

« Elle vient ; elle va s'élancer vers moi avec transport, prononcer les accents entrecoupés du bonheur, me serrer étroitement dans ses bras, se fondre d'amour. »

« Telles sont ses pensées en ce moment, et dans ces pensées, il regarde jusqu'à l'extrémité de la longue avenue ; il tremble, il se rejouit, il brûle, il va et vient fiévreusement ; il est pris de défaillance quand il voit que tu ne viens pas et tombe à terre sous son berceau ténébreux. Voici maintenant que la nuit revêt d'atours faits pour l'amoureux mystère les nombreuses jouvencelles qui se hâtent vers le rendez-vous ; elle met du noir à leurs beaux yeux ; elle fixe les feuilles du noir tamala derrière leurs oreilles ; elle entremêle à l'ébène de leurs cheveux l'azur foncé du lys d'eau et saupoudre de musc leurs seins palpitants. Le ciel de la nuit, noir comme la pierre de touche, éprouve maintenant l'or de leur amour et est sillonné de lignes lumineuses par les éclairs de leur beauté qui surpassent ceux de la beauté des cachemiriennes les plus éblouissantes (a). Ainsi excitée, Radha perça à travers l'épaisse forêt, mais elle défaillit d'émotion et de honte quand, à la lumière de l'éclat des innombrables pierres précieuses qui étincelaient aux bras, aux pieds et au cou de son bien-aimé, elle le vit sur le seuil de sa demeure fleurie ; alors sa compagne l'encouragea de nouveau et l'entraîna par ces paroles passionnées :

« Entre, ô tendre Radha, sous le berceau de verdure de Heri ; goûte le bonheur, ô toi dont les appas rient de l'avant-goût de la félicité. Pénètre, ô Radha, dans ce berceau tapissé d'une fraîche couche de feuilles d'Asola qu'égaient des fleurs radieuses. Sois heureuse, ô toi dont la guirlande s'agite joyeusement sur ta gorge palpitante. Savoure la volupté, ô toi dont les membres surpassent beaucoup en douceur les gaies fleurs du berceau. Entre, ô Radha, dans le vert asile rafraîchi et parfumé par les vents qui soufflent des forêts de l'Himalaya.

« Puisse-y le plaisir, ô toi dont les accents amoureux sont plus doux que les zéphyrus. — Entre, ô Radha, sous le berceau que constellent les vertes feuilles des lianes grimpantes, et qui résonnent du doux bourdonnement des abeilles butinant le miel. Sois

(a) Les femmes du Cachemire, blanches comme des Européennes et d'une remarquable beauté, étaient très recherchées pour les sérails des princes de l'Inde.

heureuse, ô toi dont l'étreinte donne la jouissance la plus exquise. Repose, ô Radha, sous ce berceau où t'appellent les accords harmonieux des cocilas ; trouves-y les délices, ô toi dont les lèvres plus rouges que les grains de la grenade, font ressortir la blancheur de tes dents d'ivoire. Son cœur où il t'a si longtemps portée palpite jusqu'à se briser par la violence du désir ; la soif du nectar de tes lèvres le brûle. Daigne accorder la vie à ton captif qui s'agenouille devant le lotus de ton pied ; imprime ce pied sur sa poitrine étincelante car ton esclave se reconnaît lui-même payé au-dessus de son prix par la faveur d'un seul de tes regards d'un seul ploiement encourageant de tes fiers sourcils.

Elle finit, et Radha, avec une joie timide, dardant ses yeux sur Govinda, pendant qu'harmonieusement retentissaient les anneaux de ses chevilles et les clochettes de sa ceinture, entra sous le berceau mystique du bien-aimé qui pour elle était l'univers. Alors elle contempla Madhava qui mettait en elle tout son bonheur, qui avait si longtemps soupiré pour son étreinte et dont la figure rayonnait alors d'un ravissement infini. Le cœur du dieu était enlevé par sa vue, comme les flots de la mer le sont par le disque lunaire. Sa poitrine azurée étincelait de l'éclat de perles sans taches, comme la surface de la Yamuna gonflée étincelle des traînées de blanche écume qui couronnent ses ondes bleues. De sa taille svelte tombaient les plis de sa robe d'un jaune pâle qui semblait la poussière dorée parsemant les pétales bleues du lys d'eau. Sa passion était allumée par l'éclair des prunelles de Radha qui jouaient comme un couple de cygnes au plumage azuré, s'ébattant près d'un lotus en fleur sur un étang dans la saison des pluies. Des pendants d'oreille étincelants comme deux soleils faisaient éclater le plein épanouissement de ses joues et de ses lèvres qui brillaient de l'humide rayonnement de ses sourires. Les tresses de sa chevelure entremêlées de fleurs étaient comme un nuage resplendissant la nuit des couleurs de l'arc-en-ciel lunaire. A son front, un cercle d'huile odorante extraite du sandal de l'Himalaya brillait comme la lune qui vient de se lever sur

l'horizon. Tout son corps, illuminé par l'éclat d'innombrables pierres précieuses, resplendissait comme une flamme. La honte qui naguère, avait pris pour demeurer les larges pupilles de Radha avait eu honte elle-même et avait fui. Cette beauté à l'œil de faon, contemplait avec ravissement la face resplendissante de Krishna ; elle passait tendrement sur le côté de sa couche et l'essaim des nymphes ses suivantes s'éloignait à petit pas du vert berceau en s'éventant pour cacher ses sourires.

Govinda, voyant sa bien-aimée gaie et sereine, le sourire aux lèvres et les flammes du désir dans les yeux, lui dit avec transport pendant qu'elle reposait sur un lit de feuilles entremêlées de tendres fleurs :

« Mets le lotus de ton pied sur mon sein azuré (a) et que cette couche soit mon triomphe sur tous ceux qui sont rebelles à l'amour. Accorde un moment de transport passionné, ô douce Radha, à ton Narayana (b), ton adorateur. Je te rends hommage. Je presse de mes mains potelées tes pieds fatigués d'une longue marche. Oh ! que ne suis-je l'anneau d'or qui joue autour de ta cheville ! Dis un seul mot d'amour ; fais couler le nectar de l'éclatante lune de ta bouche. Puisque ta douleur de l'absence s'est enfin dissipée, laisse moi écarter le voile jaloux qui me dérobe tes charmes. C'est pour mon bonheur suprême que ces deux pics pénètrent mon sein et qu'ils étouffent ma flamme. Oh ! laisse-moi boire d'ardents baisers à tes lèvres humides. Avec leur eau vivifiante ressuscite ton esclave consumé par l'incendie de la séparation. Longtemps les chants du cocila au lieu de charmer ses oreilles ont fait son tourment ; réjouis-les maintenant par le tintement des clochettes suspendues autour de ta taille, musique qui égale presque la mélodie de ta voix. Pourquoi tes yeux sont-ils demi-clos ? rougissent-ils à la vue d'un jeune amant qu'a désespéré ton cruel ressentiment ? Oh ! trêve au chagrin et que nos transports en chassent jusqu'au souvenir. »

(a) Cela rappelle les Athéniennes qui levaient les jambes pour leurs maris (Aristophane *Lysistrata*).

(b) Nom de Vichnou sur la mer de lait.

Le matin, elle se leva tout en désordre, ses yeux trahissant une nuit sans sommeil ; alors le dieu à la robe jaune, considérant ses charmes, se disait dans son esprit divin :

« Les boucles de ses cheveux sont éparses au hasard, l'éclat de ses lèvres est terni, sa guirlande et sa ceinture ont quitté leurs sièges charmants qu'elle regarde dans un pudique silence, et cependant dans cet état sa vue me ravit. »

Mais Radha, avant de réparer son désordre qu'elle voulait dérober au cortège de ses suivantes, adressa à son amant qui s'empres-  
sait près d'elle ces tendres paroles :

« Mets, ô fils de Yadu, mets avec tes doigts plus frais que le bois de sandal, un petit cercle de musc sur ma gorge qui ressemble à un vase d'eau consacrée (bénitier hindou en forme d'une valve allongée) couronné de feuilles fraîches et placé à demeure près d'un bouquet d'arbres printaniers pour rendre propice le dieu de l'amour. Frotte, ô mon bien-aimé, avec la poudre noire dont le lustre ferait envie aux plus noires abeilles, ces yeux dont les traits sont plus perçants que les flèches lancées par l'époux de Reti.

« Attache à mes oreilles, ô dieu d'une beauté merveilleuse, ces deux pierres précieuses empruntées à la chaîne de l'amour pour que les antilopes de tes yeux puissent se précipiter vers elles et y jouer à plaisir. Mets maintenant un frais rond de musc, noir comme les taches lunaires, sur la lune de mon front et entremêle aux tresses de mes cheveux de gaies fleurs avec des plumes de paon adroitement arrangées pour qu'elles flottent gracieusement comme la bannière de Kama. Maintenant, ô mon tendre cœur, rajuste mes ornements qui ont glissé et rattache les clochettes d'or à ma ceinture pour qu'elles reposent sur leur siège semblable aux collines où le dieu à cinq flèches qui vainquit Sampar (a) garde son éléphant pour le combat (b). »

Yadava exultait dans son cœur en écoutant sa maîtresse. Il

(a) Kama qui triompha de Sampar.

(b) Cet alinéa rappelle les soins que l'amant doit donner à sa maîtresse qui va le quitter, chapitre I du livre II, « la Vie élégante », de Vatsyayana.

s'empresse d'accomplir ses désirs folâtres ; il place les disques de muse sur ses appas et sur son front, teint ses tempes de couleurs éclatantes ; donne à ses yeux un nouveau lustre en les encadrant d'un noir plus foncé ; orne les torsades de sa chevelure et son cou de guirlandes fraîches, resserre à ses poignets ses bracelets relâchés, à ses chevilles ses bracelets étincelants et autour de sa taille les clochettes de sa ceinture au son harmonieux.

Tout ce qu'il y a de délicieux dans les accords de la musique, tout ce qu'il y a de divin dans les méditations de Vichnou, tout ce qu'il y a d'exquis dans le doux art de l'amour, tout ce qu'il y a de gracieux dans les rythmes de la poésie, puissent les heureux et les sages le puiser aux chants de Jayadéva dont l'âme est unie au pied de Vichnou.

Puissiez-vous avoir pour soutien Hery qui se partagea en une infinité de formes brillantes, quand, avide de contempler avec des myriades d'yeux la fille de l'Océan, il déploya sa nature de divinité pénétrant tout, pour refléter sa personne séparément sur chacune des innombrables pierres précieuses qui constellent les têtes nombreuses du roi des serpents (a) choisi pour son siège ; ce Heri qui, écartant de la gorge de Petma ses voiles transparents pour contempler les délicieux boutons qui la couronnent, l'a subjuguée en lui déclarant que quand elle l'a choisi pour son fiancé sur la mer de lait, l'époux de Parvati (Siva) a, de désespoir, avalé le poison qui a noirci son cou azuré.

## III. — LA MORT D'ADONIS.

Enceinte par un inceste, Myrrha a été changée en un arbre dont le tronc s'entr'ouve par le travail de Lucine. Il en sort un enfant dans la gracieuse nudité que le pinceau prête aux amours. C'est Adonis, le plus beau des enfants. Il parvient à l'adolescence et, jeune homme, est plus beau que jamais. Il plaît même à Vénus et venge ainsi les infortunes de sa mère. Éprise d'un mortel, la déesse de la beauté oublie Cythère et ses rivages sacrés, elle abandonne le ciel lui-même. Le ciel ne vaut pas Adonis. Elle s'attache à ses pas, elle est sa compagne assidue. Elle dédaigne les soins de sa beauté et les frais ombrages ; les monts, les bois, les roches buissonneuses la voient errer la jambe nue, la robe relevée à la manière de Diane ; elle anime les chiens, mais contre de douces et innocentes proies.

Elle évite le sanglier féroce, le loup ravisseur, l'ours armé de griffes cruelles, le lion qui se gorge du sang des troupeaux.

Elle veut qu'Adonis imite sa prudence. Reposant avec lui sur le vert gazon, leur tendre couche, elle appuie sur le sein du jeune homme sa tête gracieuse et lui adresse ces paroles souvent interrompues par des baisers :

« De grâce, ô mon amant, ne sois pas téméraire au péril de mon bonheur. Ta gloire pourrait me coûter trop cher. Ni ton âge, ni ta beauté, ni rien de ce qui sut toucher Vénus, ne saurait attendrir les monstres de la forêt. Fuis-les, cher Adonis ; fuis cette race féroce qui fait toujours front à l'attaque du chasseur. Crains que ta valeur ne nous soit fatale à tous deux. »

Attelant les cygnes de son char, la déesse s'élève dans les airs. Mais les conseils timides révoltent la valeur ; forcé dans sa retraite, un sanglier dont les chiens ont suivi la trace s'apprête à sortir du bois, lorsqu'un dard oblique lancé par la main d'Adonis l'atteint. Il secoue le javelot ensanglanté, se retourne furieux contre le jeune

homme, lui plonge dans l'aîne ses défenses tout entières et le jette mourant sur la terre rougie.

Les coursiers à l'aile d'albâtre qui emportaient le char de Cythérée n'avaient pas encore atteint les rivages de Chypre ; de loin, elle a reconnu les plaintes de son Adonis expirant ; elle descend du ciel vers lui : quel spectacle ! Adonis glacé nage dans son sang ! Elle déchire ses voiles, s'arrache les cheveux, se meurtrit le sein :

« Ah ! cruels destins, s'écrie-t-elle, je saurai vaincre la rigueur de vos lois ; ma douleur donnera à mon Adonis l'immortalité. Chaque année des solennités funèbres rappelleront sa mort et mes regrets ; une fleur délicate naîtra de son sang. » Elle dit et sa main verse un nectar embaumé sur le sang qui d'abord frémit et bouillonne, comme la surface des eaux que fouette une pluie violente. Une heure ne s'est pas écoulée et de la mare de sang s'est élevée une fleur rouge comme les grains de l'éblouissante grenade. Mais son éclat est éphémère ; trop frêle, elle tombe et le vent qui lui donne son nom (anémone de *ανεμος*) la brise et la détruit.

A chaque anniversaire de la mort d'Adonis on chantait l'hymne suivant :

« Je pleurs Adonis ; le bel Adonis est mort. Il est mort, le bel Adonis et les Amours sont en larmes. Quitte, ô Vénus, la pourpre éclatante ; bannis le sommeil ; lève-toi, malheureuse amante, frappe ta poitrine et dis à tous : Le bel Adonis est mort !

« Je pleure Adonis ; les amours sont en larmes. Le bel Adonis gît sur le mont, la cuisse blanche ouverte par une dent blanche, et en expirant doucement il remplit Vénus de douleur ; un sang noir teint ses membres plus blancs que la neige ; ses yeux sont fermés sous ses sourcils et les roses de ses lèvres ont disparu ; avec elles a fui le baiser dont Vénus ne se détachera jamais. Car Vénus aimera toujours le baiser de l'amant qu'elle a perdu ; mais Adonis ignore le baiser que, mort, il a reçu de Vénus.

« Je pleure Adonis ; les amours sont en larmes. Cruelle, trois fois cruelle est la plaie béante de l'aîne d'Adonis, mais plus cruelle encore est la blessure faite au cœur de Vénus ! les cheveux épars,

à peine vêtue, les pieds nus, elle erre dans les bois; les buissons la déchirent et boivent son sang sacré; les larges vallées retentissent au loin de ses cris perçants qui appellent son époux syrien, *ses délices*.

« Des flots de sang baignent le corps inanimé d'Adonis jusqu'à la poitrine et rougissent son sein d'albâtre.

« Hélas, hélas (a)! gémit sur Vénus le chœur des amours! En même temps que son merveilleux amant, elle a perdu sa beauté sacrée. Car Vénus était belle quand Adonis vivait, et sa beauté est morte avec lui. Hélas, hélas! Tous les monts et tous les arbres répètent : Hélas, Adonis! Les cours d'eau sacrés s'associent au deuil de Vénus; les sources pures des montagnes pleurent aussi Adonis; les fleurs elles-mêmes se dessèchent de douleur; pendant ce temps Vénus, sur toutes les collines, dans toutes les vallées, fait entendre cette plainte : Malheur, malheur à Vénus! Le bel Adonis est mort. L'écho répète le bel Adonis est mort.

« Pourquoi une chasse téméraire? Beau, comme tu l'étais, pourquoi combattre un monstre? » C'est ainsi que Vénus exhalait sa douleur et les amours se joignaient à sa plainte. Hélas, hélas, Vénus! le bel Adonis est mort. Vénus verse autant de larmes qu'Adonis répand de sang. Des fleurs s'élèvent de la terre ainsi abreuvée, — une rose naît de chaque goutte de sang, une anémone de chaque larme.

« Je pleure Adonis; le bel Adonis est mort. Cesse, ô Vénus, d'errer désespérée dans la forêt. Voici une tendre couche; voici un lit préparé pour Adonis. Il est à Vénus, mais, toi, tu es mort, ô Adonis! et quoique mort, tu es beau, beau comme dans le sommeil. Dépose-le vêtu du léger habillement avec lequel il dormait près de toi d'un sommeil divin sur un lit d'or; ce lit lui-même tend les bras à Adonis tout sanglant. Quand il y sera couché, couronne-le d'or et de fleurs; à sa mort, toutes les fleurs

(a) Nous n'avons pu traduire que par le mot : hélas, le cri que poussaient les pleureuses et le cortège du mort. Le mot grec ou latin n'a pas d'équivalent en français.

se sont flétries avec lui. Oins ses membres de l'huile la plus précieuse, des plus riches essences. Périssent tous les parfums ; puisque ton parfum, Adonis, a péri. Hélas ! hélas ! qui pourrait refuser ses pleurs au malheur de Vénus blessée dans son amour.

Dès qu'elle vit, qu'elle connut la blessure mortelle d'Adonis, dès qu'elle vit le sang rougir sa cuisse entr'ouverte, lui tendant les bras, elle s'écria ; « Vis, Adonis, vis, infortuné, pour que je t'étreigne jusqu'au dernier moment, que je te serre dans mes bras et que je confonde mes lèvres avec les tiennes. Relève-toi, Adonis, pour me donner un baiser suprême, pendant le temps seulement que dure un baiser, un baiser par lequel le souffle de ta vie s'écoulera dans ma bouche et ton âme dans mon cœur ; un doux baiser que j'épuiserai en buvant ton amour ; un baiser que je garderai en moi comme Adonis lui-même, puisque toi, infortuné, tu fuis loin de moi pour toujours, vers le sombre Achéron, vers le roi terrible et inexorable ; et *moi*, malheureuse, je vis ! déesse, je ne puis mourir pour te suivre.

« Reçois mon époux, ô Proserpine !

« Tu es bien plus puissante que moi, car tout ce qui est beau va vers toi. Hélas, mon désespoir est sans bornes et ma douleur inconsolable !

« Et je pleure Adonis que j'ai perdu et le chagrin me dévore ! Tu meurs, ô trois fois regretté ! mon bien-aimé a passé comme un rêve ! Maintenant, Vénus est veuve et les amours sont en deuil. Son baudrier n'existe plus.

« Adonis est étendu couché sur la pourpre ; autour de lui gémissent les amours éplorés, les cheveux rasés pour son deuil ; l'un d'eux brise du pied ses flèches, l'autre son arc, un troisième son carquois empenné ; un quatrième le déchausse ; d'autres apportent de l'eau dans des bassins d'or, un amour lave sa blessure, un autre évente Adonis de ses ailes.

« Hélas ! hélas ! gémit sur Cythérée le chœur des Amours.

« L'hyménée a éteint sa torche tout entière au seuil de son temple. L'hymen refuse de développer la couronne nuptiale aujourd'hui.

d'hui, car la sienne est brisée. Le chant des épousailles ne répète plus hymen ! hymen ! il gémit : hélas, hélas ! hélas, hélas, Adonis ! bien plus encore hélas, hyménée !

« Les grâces pleurent le fils de Cinyre, s'écriant de concert : Hélas, hélas ! Il est mort le bel Adonis ! Et leurs cris sont encore plus perçants que les tiens, ô Dioné.

Les muses elles-mêmes pleurent Adonis ; elles appellent Adonis par leur chant ; mais lui reste sourd à leur appel. Ce n'est point qu'Adonis dédaigne d'y répondre. Mais Proserpine retient dans ses liens son captif.

« Cesse ton deuil, ô Cythérée ; ne frappe plus ta poitrine, fais taire les cris plaintifs ; au prochain anniversaire il faudra reprendre le deuil et les larmes. »



# LE CANTIQUE DES CANTIQUES

---

1<sup>er</sup> Acte,

## CHAPITRE I

SALOMON

1. Donne-moi un baiser de ta bouche ; tes mamelles sont meilleures que le vin.

2. Elles sont parfumées des onguents les plus suaves. Ton nom est de l'huile limpide. Sa douceur t'a gagné le cœur de tes compagnes.

3. Laisse-moi te suivre. L'odeur de tes parfums nous guidera. Nous tressaillerons et nous nous réjouirons en toi, en nous rappelant tes mamelles plus douces que le vin : tu es l'amour des justes.

2<sup>e</sup> Acte.

L'ÉPOUSE

4. Je suis noire, ô filles de Jérusalem, mais je suis belle, comme les tentes sur le Cedar, comme les pavillons de Salomon.

5. Ne faites pas attention à ma couleur, car le soleil m'a noircie. Les fils de ma mère se sont armés contre moi et m'ont forcé de garder les vignes. Mais je n'ai pas gardé ma propre vigne.

6. Apprends-moi, ô toi que mon âme chérit, le lieu où paît ton troupeau et celui où tu reposes à midi, afin que je ne m'égare pas vers les troupeaux de tes compagnons.

## SALOMON

7. Si tu t'es perdue, ô la plus belle des femmes, va, suis les traces des troupeaux et fais paître tes boucs près des tentes des bergers.

8. O mon amie, tu ressembles à mes chevaux de guerre qui ont brillé aux chars de Pharaon.

9. Tes joues sont belles comme celles de la tourterelle; ton cou est comme un filet de perles.

10. Nous te ferons des colliers d'or marquetés d'argent.

## L'ÉPOUSE

11. Pendant que le roi était dans son divan, mon nard a exhalé son parfum.

12. Mon bien-aimé est pour moi comme un sachet de myrrhe, il reposera entre mes seins.

13. Mon bien-aimé est pour moi comme une grappe de cypre dans les vignes d'Engaddi.

## SALOMON

14. Tu es belle, ô mon amie! tu es belle! Tes yeux sont ceux des colombes.

## L'ÉPOUSE

15 Tu es beau, ô mon ami, et plein d'éclat. Notre lit est de fleurs.

16. Les poutres de notre palais sont de cèdre et nos lambris de cyprès.

## CHAPITRE II

## L'ÉPOUSE

1. Je suis la fleur des champs et le lys de la vallée.

## SALOMON

2. Tel le lys entre les épines, telle mon amie entre les jeunes filles.

## L'ÉPOUSE

3. Tel l'oranger par rapport aux arbres sylvestres, tel mon bien-aimé entre les jeunes hommes. Je me suis assise à l'ombre de celui que mon cœur désirait, et son fruit a été doux à mon palais.

4. Il m'a fait entrer dans son cellier à vin ; il a rangé son amour pour moi comme des guerriers pour le combat.

5. Ceignez-moi de fleurs odorantes ; enguirlandez-moi des feuilles et des fruits de l'oranger, fortifiez-moi de toutes leurs senteurs, car je languis d'amour.

6. Il mettra sa main gauche sous ma tête et m'enlacera au-dessous des épaules de son bras droit.

## SALOMON

7. Je vous adjure, ô filles de Jérusalem, par les gazelles et les biches des champs, de ne pas troubler son repos, de ne pas éveiller ma bien-aimée contre son gré.

3<sup>e</sup> Acte.

## L'ÉPOUSE

8. J'entends la voix de mon bien-aimé ; le voici qui bondit dans la montagne et qui franchit les collines.

9. Comme le petit de la gazelle et le faon ; le voici derrière notre mur ; il regarde par les ouvertures de l'habitation, il s'efforce de voir à travers les grillages (a).

10. Voici que mon bien-aimé me dit : Lève-toi, mon amie, ma colombe, ma toute belle et viens !

11. Car déjà la mauvaise saison est passée, les pluies ont cessé, les beaux jours sont revenus.

12. Les fleurs reparaissent dans notre terre ; on va commencer la taille ; on a entendu roucouler la tourterelle.

13. Le figuier forme ses fruits ; les vignes en fleurs répandent leur odeur. Lève-toi, mon amie, ma belle, et viens.

#### SALOMON

14. Ma colombe est dans les cavités de la pierre, dans les retraits de la clôture ; montre-moi ton visage, fais entendre ta voix ; car ta voix est douce et ta figure charmante.

15. Qu'on prenne les petits renards qui dévorent les vignes ; car notre vigne est en fleurs.

#### L'ÉPOUSE

16. Mon bien-aimé est à moi et je suis à mon bien-aimé qui se repaît au milieu des lys.

17. Jusqu'à ce que le jour ramène le zéphyr et que les ombres se dissipent. Reviens, ô mon bien-aimé, semblable à la gazelle et au faon, sur la montagne de Bether.

(a) En Orient, les habitations n'ont pas de fenêtres, mais des ouvertures fermées seulement par des persiennes ou des treillis.

4<sup>e</sup> Acte

## CHAPITRE III

## L'ÉPOUSE

1. Pendant des nuits, j'ai cherché, sur ma couche, celui qu'aime mon âme et je ne l'ai pas trouvé.

2. Je me lèverai et je parcourrai la ville; dans les bourgs et les carrefours, je chercherai celui qu'aime mon âme. — Je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé.

3. Les gardiens de la ville qui font la ronde de nuit m'ont rencontrée. « Avez-vous vu celui que mon âme chérit? »

4. Un peu plus loin, j'ai trouvé celui que mon âme chérit. Je l'ai pris avec moi et je ne le laisserai point aller que je ne l'aie fait entrer dans notre maison et amené dans l'appartement de ma mère.

## SALOMON

5. Je vous adjure, ô filles de Jérusalem, par les gazelles et les biches des champs, de ne pas troubler son repos, de ne pas éveiller ma bien-aimée avant la fin de son sommeil.

5<sup>e</sup> Acte

6. Quelle est cette beauté qui s'avance du désert semblable à une colonne de fumée issue des aromates de la myrrhe, et de toutes les poudres du parfumeur?

7. Autour du lit de Salomon veillent soixante vaillants entre les plus vaillants d'Israël.

8. Tous très aguerris, l'épée nue, appuyée à la cuisse, prêts contre tout danger nocturne.

9. Le roi Salomon s'est fait construire avec du bois du Liban un palanquin semblable à un trône.

10. Les colonnes sont d'argent, l'appui pour la tête est d'or, le baldaquin est de pourpre et le fond est une marqueterie qui charme les yeux des filles d'Israël.

Sortez de vos maisons, ô filles de Sion, pour voir le roi Salomon avec le diadème dont l'a ceint sa mère, le jour de ses noces, jour de joie pour son cœur.

---

## CHAPITRE IV

### SALOMON

1. Que tu es belle, ô mon amie, que tu es belle ! Tu as des yeux de colombe, sans parler de tes traits qu'on ne voit pas (a). Tes cheveux sont comme les troupeaux de chèvres aux flancs du mont Galaad.

2. Tes dents sont comme des brebis fraîchement tondues qui montent du lavoir, chacune d'elles ayant sa gemelle et aucune n'étant stérile.

3. Tes lèvres sont une écharpe écarlate et ton parler est doux. Tes joues sont comme des moitiés de grenades, et ton voile cache d'autres attraits.

4. Ton cou est comme la tour de David munie de créneaux et à laquelle sont suspendus mille boucliers, toute l'armure des vaillants.

5. Tes seins sont deux faons] gémeaux qui paissent entre les lys.

6. Jusqu'à ce que l'aube ramène le zéphyr et que les ombres

(a) On suppose ici qu'une partie de la figure était voilée comme aujourd'hui celle des femmes arabes.

disparaissent, j'irai à la montagne de myrrhe et à la colline d'encens.

7. Tu es parfaitement belle, ô mon amie, il n'y a sur toi aucune tache.

8. Viens du Liban, ô mon épouse, viens du Liban, viens ! Laisse ton regard tomber sur moi du front de l'Amana, des sommets de Samit et d'Hermon, des demeures des lions, des montagnes des léopards.

9. Tu as fait à mon cœur une blessure incurable, ma sœur, mon épouse, avec un seul regard de tes yeux, avec une boucle de tes cheveux sur ton cou.

10. Que tes seins sont beaux ô ma sœur, ô mon épouse ! ils sont plus beaux que le vin, et ton parfum surpasse tous les aromates.

11. Tes lèvres sont des rayons de miel ; ta langue distille le lait et le miel ; tes vêtements exhalent l'odeur de l'encens.

12. Ma sœur, mon épouse est un jardin fermé, une fontaine réservée, une source d'eau scellée (a).

13. Ta terre est un paradis (jardin délicieux) de grenadiers, de pommiers, de cypre et de nard.

14. Qui abonde en nard, en crocus, en cynemone, en tous les bois adorant du Liban ; la myrrhe, l'aloès et tous les meilleurs aromates y sont en profusion.

15. Fontaine des jardins ; puits avivé par les eaux qui se précipitent du Liban.

16. Lève toi Aquilon ; accours Auster : soufflez sur mon jardin et faites en exhaler les parfums.

---

(a) Dans les versets 12 et 13, l'épouse est désignée comme la terre, le jardin, la fontaine de l'époux. Cette comparaison se continue au chapitre V, jusqu'au 6<sup>e</sup> acte, dans un langage figuré. Précédemment la vigne, le lys, etc., paraissent aussi désigner métaphoriquement l'épouse ou s'y rapporter. — Le dernier alinéa du 5<sup>e</sup> acte semble une manière d'exprimer la joie en la faisant partager aux amis.